

Caramurú, ou La découverte de Bahia , roman-poème brésilien, par Jose de Santa Rita Durao

Santa Rita Durão, José de (1720?-1784). Caramurú, ou La découverte de Bahia , roman-poème brésilien, par Jose de Santa Rita Durao. 1829.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS.

CARAMURÚ,

OU

LA DÉCOUVERTE DE BAHIA.

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DU LID.

I



PARIS,

chez BENOÛT, EDITEUR-LIBRAIRE

1820.

ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,

TRADUITS PAR EUGÈNE DE MONGLAVE.

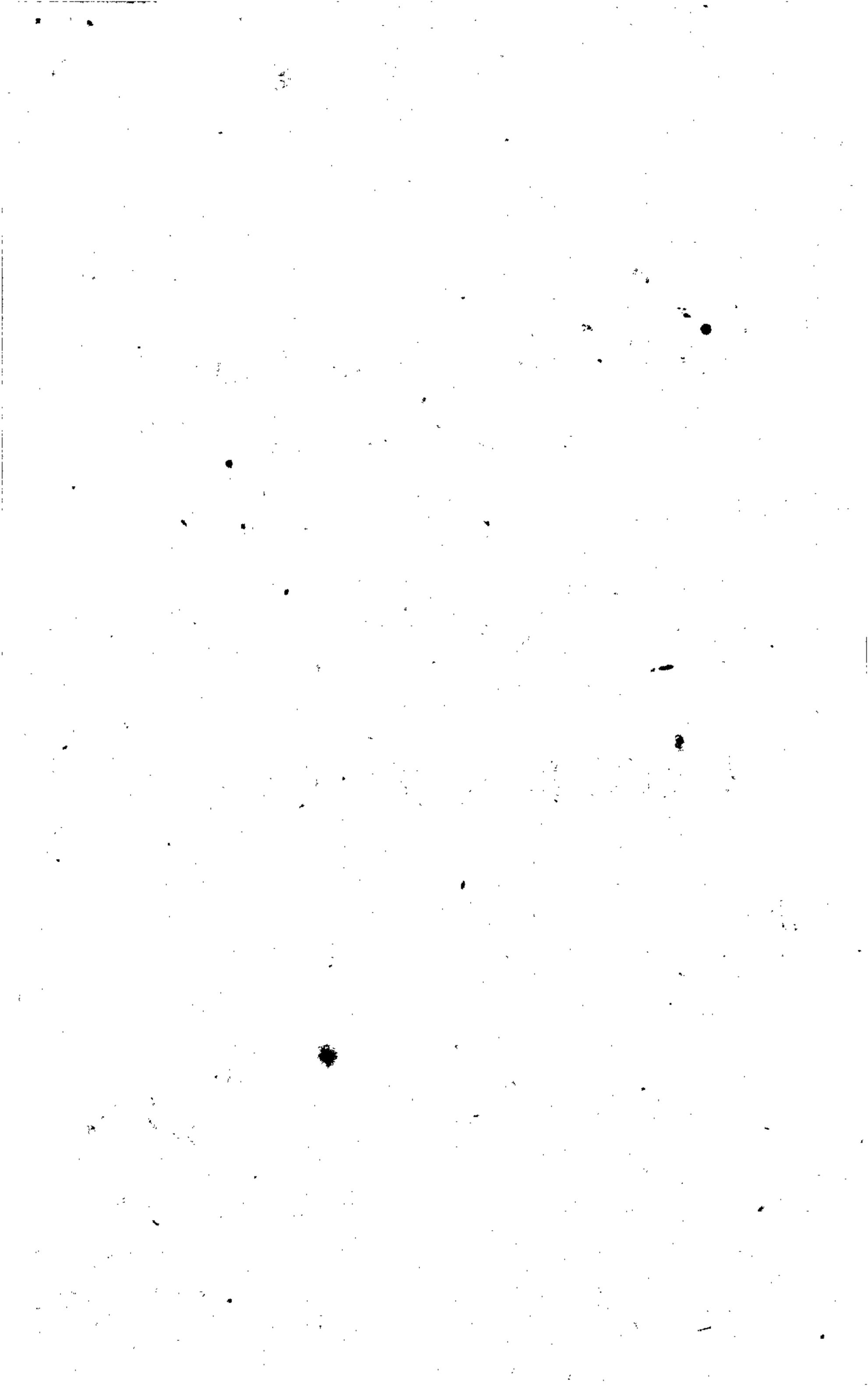
1^{re} LIVRAISON.

CARAMURÚ.

7303

y².

65486



CARAMURÚ.

REMARQUE.

La syllabe portugaise *ao* correspond à notre *on* français, et le son *u* à notre *ou*.

Au lieu de *Caramuru* dites *Caramourou*,
et *Paragouaçou* au lieu de *Paraguaçu*.

CARAMURÚ,

OU

LA DÉCOUVERTE DE BAHIA,

ROMAN-POÈME BRÉSILIEN,

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DURAO.

TOME PREMIER.



PARIS,

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1829.

SECRET

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

SECRET

A SA MAJESTÉ DONA MARIA II,

REINE DE PORTUGAL, PRINCESSE DU BRÉSIL.

MADAME,

Si de cruels événemens n'ont point permis que la présence de Votre Majesté en Europe relevât complètement les espérances de la nation portugaise, elle a du moins offert aux constitutionnels de tous les pays une nouvelle preuve de l'attachement inébranlable de votre auguste père aux doctrines libérales.

Premier historien de ce grand monarque, traducteur de sa précieuse

correspondance, qu'un habile critique appelle *le Code des Rois*, je croirais manquer au premier de mes devoirs si, dans un moment où votre éducation est l'objet constant de la sollicitude des dignes conseillers de votre illustre père, je ne m'empresais pas de déposer aux pieds de Votre Majesté cette traduction de quelques-unes des principales œuvres du Brésil et du Portugal.

Princesse de ce premier empire, reine du second, à qui cette dédicace pouvait-elle mieux appartenir qu'à Votre Majesté? Daignez, Madame, l'agréer avec votre bonté naturelle, et vous rappeler, en parcourant ces fruits aimables des loisirs de vos compatriotes, le traducteur qui essaie de les populariser en France. Jusqu'à

III

son dernier soupir il se fera gloire
d'être ce qu'il a toujours été,

Madame,

De Votre Majesté,

Et de votre auguste Père,

Le très-humble
et très-obéissant serviteur,

EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.



INTRODUCTION.

Froidement exclusifs dans leurs doctrines littéraires, les Français regardèrent long-temps d'un œil de mépris toute conception qui n'avait point leur terre natale pour berceau. A les entendre, on eût cru que le domaine de la pensée ne s'étendait pas plus loin que les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, et que tout au-delà gisait encore dans le chaos primitif. Corneille, Racine, Molière, et quelques-uns de leurs amis, lisaient, à peu près seuls, les Chefs-d'Œuvre de l'Espagne et de l'Italie. Roi-

leau devait au comte d'Ericeyra la connaissance des trésors de la littérature portugaise ; mais, tout entier à sa verve satirique, il ne tirait aucun parti de cette précieuse découverte. Voltaire déraisonnait brillamment sur les hardieses de Shakespeare, tandis que la populace des traducteurs inondait la France des absurdes rêveries d'Anne Radcliffe. Quant à la Germanie, un voile épais nous dérobaient son Schiller, son Goethe, son Wieland, tous les immortels génies dont elle s'honore, lorsque la main d'une femme essaya de le déchirer. Le succès couronna son audace : Madame de Staël révéla à notre patrie un monde inconnu.

Long-temps retenu dans ces étroites limites, l'esprit français se précipita avec ardeur dans la nouvelle carrière qui lui

était ouverte; on lut avidement les chefs-d'œuvre de l'Allemagne, on dévora ceux de l'Angleterre. Bientôt Walter-Scott parut, et sa manière large et pittoresque d'évoquer au tribunal de ses contemporains les événemens et les hommes des siècles passés, lui valut chez nous plus de succès encore que dans sa patrie. Non moins admirable, et plus original peut-être parce qu'il nous introduit dans les mystères d'une existence que nous ne soupçonnions pas, Cooper grandissait sur le sol vierge de l'Amérique septentrionale, et, sans chercher à ravir le sceptre du roman à un heureux rival qui ne le lui disputait pas, il recueillait, dans une route indépendante, des suffrages aussi mérités et des palmes aussi glorieuses. On doit des éloges à M. Defauconpret

pour sa traduction de ces deux grands écrivains.

L'obstacle était levé, la barrière était ouverte. Un jeune littérateur, M. Loëve-Weimar, naturalisa chez nous les productions des plus célèbres romanciers allemands. M. Rey-Dussueil préluda à la traduction des bons romans italiens par celle des *Fiancés* de Manzoni. Je viens payer, à mon tour, ma dette à la France, et essayer d'introduire dans sa littérature les meilleurs romans du Portugal et du Brésil.

Des romans portugais et brésiliens? Il en existe donc? m'a demandé d'un air de doute plus d'un littérateur à qui je faisais part de mon projet; comme si, près d'un peuple qui a vu naître les Cervantes, les Lope de Véga, les Calderon, il ne pouvait pas exister un autre

peuple qui s'honorât d'un Bernardino Ribeiro, d'un Francisco Moraes, d'un Mozinho-Quebedo, et, comme si le soleil américain qui a échauffé le génie de Cooper, avait été de glace pour les Santa Rita Durao, et les Basilio da Gama.

Oui, il existe de nombreux romans dans cette littérature portugaise, que nous connaissons à peine, et qui s'enorgueillit cependant d'avoir donné à l'Europe son premier épique moderne. Plusieurs de ces romans datent d'une époque où notre langue, encore dure et rebelle, était loin de laisser pressentir cet instrument docile auquel nos grands écrivains devaient un jour demander de si sublimes inspirations. Le curé, dans Don Quichotte, faisant voler par la fenêtre les bizarres produc-

tions qui ont tourné la tête au pauvre *Midalgo*, exige impérieusement qu'on épargne un livre, un livre admirable, qui mériterait, dit-il, d'être conservé avec autant de soin que les œuvres d'Homère, enfermées dans la précieuse cassette de Darius. Quel est ce livre, que la main de l'ecclésiastique arrache à l'anathème? C'est un roman portugais, c'est le *Palmerin d'Angleterre* de Francisco Moraes.

Cet ouvrage, digne de figurer parmi les bons romans historiques de Walter-Scott, partage cette honorable place avec le *Siège de Diu*, de Corté-Réal, la *Conquête de Malaca*, de Sa e Menezes, *Alphonse l'Africain*, de Mozinho-Quebedo. Dans le roman de mœurs, les Portugais s'enorgueillissent, avec raison, du *Printemps du Proscrit*, de Rodriguez

Lobo, de *Clarimonde*, du célèbre historien Jean de Barros, du *Naufrage de Sépulveda*, de Corté-Réal, de *la Lusitanie transformée*, de Fernando Alvares. Dans le roman pastoral, les délicieuses conceptions du *Pâtre voyageur*, de Rodriguez Lobo, et *Petite Fille et Jeune Fille*, de Bernardino Ribeiro, ont, dès le seizième siècle, porté cette nation à une supériorité dont n'approche point la pâle muse de notre Florian. Les Brésiliens enfin opposent, sans trop de désaveur, au *Dernier des Mohicans* de Cooper, deux productions qui avaient précédé de près d'un siècle celles du romancier des États-Unis, le *Caramurú*, de Santa Rita Durao, et l'*Uruguay*, de Basilio da Gama.

Voilà les douze romans auxquels nous avons cru devoir donner la préférence

pour notre Collection. Elle formera environ vingt-quatre volumes in-12. De ces romans, les uns sont en prose, d'autres en prose mêlée de vers, quelques-uns entièrement en vers : différences qui disparaissent dans une traduction en prose, parce qu'il n'existe peut-être pas de langue qui soit généralement plus poétique que celle de la nouvelle Lusitanie. Sans doute, dans ces productions portugaises et brésiliennes, l'action est quelquefois d'une simplicité trop grande, les ressorts sont trop peu compliqués, l'intrigue se noue et se dénoue trop lentement. Sans doute dans celle qui sont écrites en vers, et que leurs auteurs ont fastueusement décorées du faux titre d'épopées, les formes antiques se trouvent quelquefois trop servilement suivies, et l'interven-

tion de l'inévitable mythologie des Grecs, jointe aux austères croyances du christianisme, laisse souvent trop peu de place à l'intérêt et à la vérité. Dans les unes et les autres, enfin, la marche de l'action s'arrêtant tout à coup vers sa moitié, il est rare que tout ce qui reste d'espace ne soit pas consacré à l'histoire des hauts-faits nationaux, qui doivent se succéder depuis l'époque où agit le héros du livre, jusqu'à celle où l'auteur a pris la plume. Les écrivains portugais ont répété jusqu'à satiété ces épisodes, puisés dans leurs annales, et trop fréquemment amenés sans art; ils se le sont cru permis en prenant exemple sur Canoëns, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient toujours été aussi rapides que lui dans leurs narrations. Au reste, le grand romancier

de notre époque, l'auteur de *Quentin Durward*, lui-même n'a-t-il pas aussi ses défauts? Et ses longues conversations, et ses longs récits, sont-ils toujours exempts de monotonie?

Je n'ai pas cru devoir cacher les défauts ordinaires des romanciers portugais : je m'appesantirai moins sur leurs qualités, parce qu'une seule de leur page suffira pour montrer combien elles sont dignes de toute notre admiration. Leur pinceau, aussi gracieux que terrible, excelle à retracer le calme du foyer du pauvre et la sanglante agitation des combats, les innocentes amours du moyen âge, et les hideuses fêtes de l'Américain, tout ce qu'enfin la nature et la société offrent de naïf et de grave, de paisible et de turbulent.

Puisse cette publication de romans

portugais et brésiliens inspirer à la jeunesse française le désir d'étudier la langue harmonieuse dont ils ne sont pas le moindre titre de gloire ! Notre orgueil national est puissamment intéressé à cette étude. Le portugais n'est point, comme l'espagnol, presque uniquement dérivé du latin, du goth et de l'arabe. Le français est venu aussi modifier considérablement sa formation, quand un de nos princes, le comte Henri de Bourgogne, porté par la reconnaissance d'un monarque castillan au gouvernement de la Lusitanie, peupla sa cour de Guimaraens, de nos compatriotes, et introduisit nos usages et nos mœurs dans l'existence de ses nouveaux sujets. En outre, l'Europe a, dans ce moment, les yeux tournés vers le Portugal et le Brésil, et un mouvement

naturel de curiosité s'attache à tout ce qui concerne ces deux peuples, appelés à jouer un rôle si important sur la vaste scène du monde.

NOTICE

SUR LA LITTÉRATURE BRÉSILIENNE,

LE ROMAN DE CARAMURU,

ET L'AUTEUR DE CET OUVRAGE, LE PÈRE JOSÉ DE
SANTA RITA DURÃO.

Un jeune écrivain, qui m'honore de son amitié, M. Ferdinand Denis, a tracé de la littérature brésilienne un majestueux tableau (1), dont les bornes de cet ouvrage ne me permettent de reproduire que les passages suivans :

« Pendant long-temps l'Amérique méridi-

(1) *Résumé de l'Hist. litt. du Portugal,*

dionale, soumise au joug de deux puissances européennes, sembla condamnée à leur fournir des richesses sans partager leur gloire. Les succès que les Brésiliens eussent pu acquérir étaient comptés pour rien : comme les productions de leur pays, ils allaient grossir le trésor de la métropole ; le reste du monde les ignorait, et les Américains eux-mêmes savaient à peine s'ils devaient s'en glorifier.

» Le Brésil, qui a senti la nécessité d'adopter des institutions différentes de celles qui lui avaient été imposées par l'Europe, éprouve déjà le besoin d'aller puiser ses inspirations à une source qui lui appartienne véritablement. S'il a adopté un langage que l'ancien monde a perfectionné, il doit rejeter les idées mythologiques dues aux fables de la Grèce. Usées par notre longue civilisation, elles ont été portées sur des rivages où les nations ne pouvaient bien les

comprendre, où elles auraient dû toujours être méconnues ; elles ne sont en harmonie ni avec le climat, ni avec la nature, ni avec les traditions. L'Amérique, brillante de jeunesse, doit avoir des pensées neuves et énergiques comme elle ; notre gloire littéraire ne peut l'éclairer que d'une lueur qui s'affaiblit en traversant les mers, et qui doit s'évanouir complètement devant les inspirations primitives d'une nation pleine d'énergie.

» Dans ces belles contrées, si favorisées de la nature, la pensée doit s'agrandir comme le spectacle qui lui est offert. Majestueuse, grâce aux anciens chefs-d'œuvre, elle doit rester indépendante, et ne chercher son guide que dans l'observation. L'Amérique, enfin, doit être libre dans sa littérature comme dans son gouvernement.

» Le Nouveau-Monde ne peut manquer d'imposantes traditions. Dans quelques siè-

cles, l'époque où nous sommes parvenus, l'époque où se fonda son indépendance, lui donnera de nobles et de touchans souvenirs. Son temps des sables mystérieuses, ce seront les siècles où vivaient les peuples que nous n'avons pu anéantir, qui nous étonnent par leur courage, et qui ont retrempe peut-être les nations sorties du vieux monde : le souvenir de leur grandeur sauvage remplira l'âme de fierté ; leurs croyances religieuses animeront les déserts ; le merveilleux se trouvera dans leurs antiques coutumes comme dans la force incompréhensible d'une nature variant continuellement ses phénomènes. Si cette nature de l'Amérique a plus de splendeur que celle de l'Europe, qu'ont-ils d'inférieur aux héros des temps fabuleux de la Grèce, ces hommes à qui l'on ne pouvait arracher une plainte au milieu d'horribles supplices, et qui demandaient à leurs ennemis de nou-

veaux tourmens , parce que les tourmens ajoutaient à leur gloire ? Leurs combats, leurs sacrifices, nos conquêtes, tout présente de riches tableaux. La voix de leur Dieu, c'est la foudre ; leur temple, c'est le désert ; chez eux mille génies fantastiques animent la nature, favorisent les hommes, ou s'en sont redouter.

• D'un autre côté, tout l'héroïsme du moyen âge, tout l'esprit ardent et aventureux des temps de chevalerie, ne paraissent-ils pas avec une teinte particulière dans ces voyages des premiers explorateurs, s'avançant au sein des forêts vierges, attaquant avec audace des animaux inconnus, visitant des nations qui pouvaient les anéantir ? Ils ne voulaient que de l'or ; mais on ne peut leur refuser quelque gloire : la poésie doit s'emparer de leurs courses lointaines.

• Et que veut-on que l'Américain fasse de

nos comparaisons, puisées dans une nature usée par le travail des siècles? Éprouvo-t-on dans ses forêts vierges les mêmes impressions que dans nos bois sapés continuellement par le bûcheron? Les animaux qui parcourent ses campagnes n'ont-ils pas plus de force et de liberté? L'Océan ne roule-t-il pas ses flots sur des rivages plus imposans? L'Aurore de la Grèce ouvrira-t-elle avec ses doigts de roses ce ciel éclatant de splendeur, et dont les feux feraient pâlir l'Apollon? Que les hommes de ces contrées contemplent la nature, qu'ils s'animent de sa grandeur, et en peu d'années ils deviendront nos égaux; et peut-être nos maîtres.

Le Brésilien, soit qu'il descende de l'Européen, soit qu'il s'allie au noir ou à l'habitant primitif de l'Amérique, est naturellement disposé à recevoir des impressions profondes; il semble que le génie particulier de tant de races différentes se montre

chez lui : tour à tour ardent comme l'Africain, chevaleresque comme le guerrier des bords du Tage, rêveur comme l'Américain, qu'il parcoure les forêts primitives, qu'il cultive les terres les plus fertiles du monde, ou qu'il garde ses troupeaux dans d'immenses pâturages, son repos n'est jamais le repos d'une complète indolence.... Il contemple ce que la nature a prodigué de richesses autour de lui. Et quel spectacle ! comment ne pas l'admirer ? Sur le bord de la mer, au sein des baies profondes, où les flots paisibles mourent sur le rivage, presque toujours les cocotiers se balancent doucement, la pervenche rose ou l'ipomœa tapissent les sables arides de la plage, le manglier forme ses labyrinthes de verdure ; et si les yeux se portent vers quelque île lointaine, à l'aspect de ces forêts immenses, de ces bords pleins de fraîcheur, de ces collines fertiles qui se déroulent aux regards,

l'imagination ajoute l'idée de la retraite la plus paisible, d'une solitude qui n'est jamais troublée. Souvent à la brise de l'Océan se joignent les odeurs de la terre, et, si cette douce brise vient à courber les bois d'orangers, elle répand dans l'atmosphère un léger parfum qui caresse l'odorat, se dissipe un moment, se fait sentir encore et se perd dans l'espace.

» Dans ce climat délicieux, tout se réunit donc pour charmer, et le temps de la sécheresse interrompt seul, pendant quelques mois, la beauté du paysage. Mais, dans l'intérieur, sur les bords de ces fleuves immenses qui arrosent le pays, une humidité bienfaisante entretient presque toujours la splendeur de la végétation. Dans cette grandeur de la nature, dans le désordre de ses productions, dans cette fertilité sauvage qui se montre à côté de la fertilité de l'art, dans cet espoir que donne l'abondance de

la terre, au mugissement des forêts primitives, au bruit des chutes d'eau qui s'élancent de rochers en rochers, aux cris des animaux sauvages, qui semblent braver l'homme dans les déserts, la pensée du Brésilien prend une énergie nouvelle; et cela est si vrai, que le voyageur se sent naturellement disposé à faire retentir les bois de ses chants, et que de merveilleuses histoires des temps de la découverte charment les loisirs des caravanes. A la manière de raconter, à celle d'écouter et de comprendre, vous pouvez reconnaître ces hommes si différens de mœurs et de caractère, séparés jadis par des espaces immenses, et réunis maintenant par la Providence pour former un peuple de frères.

» L'Américain écoute avec mélancolie; une lente tristesse se peint souvent dans ses regards : s'il prend la parole, sa voix est basse, ses mots ont un accent plaintif.

Il s'anime rarement, il a son ardeur au fond de l'âme; elle est toute pour l'indépendance, elle est toute pour la liberté des forêts.

» Le noir a besoin de s'abandonner au feu de son imagination, il faut qu'on partage sa pensée; ses paroles rapides ne suffisent pas à l'abondance des idées, il excite les spectateurs par ses gestes, sa voix part en éclat, ses yeux animés indiquent le feu de son âme. Mobile dans ses sentimens mais toujours crédule, le surnaturel embellit ses récits, il anime des traductions poétiques de son pays une patrie nouvelle. Il gémit sans doute au souvenir d'anciennes infortunes; mais, malgré les douleurs de l'esclavage, le présent, en captivant l'ardeur de son imagination, l'entraîne et détourne ses regards de l'avenir.

» Le blanc partage souvent les travaux de ces deux espèces d'hommes; fier d'être

de la race des vainqueurs, il s'est fait des traditions nouvelles, mais il tient à celles du vieux temps; sa pensée erre quelquefois sur les bords de ce Tago qu'il n'a jamais vu; son imagination est aux terres lointaines, mais son cœur est à sa patrie : dans ses récits, dans ses chants, l'histoire des deux contrées se mêle.

» Quant à l'homme dont la mère est indienne, il a je ne sais quelle énergie d'indépendance, qui lui fait sentir le besoin d'élever sa patrie avant tout; il cherche les aventures au sein des forêts; il a la persévérance du blanc, et le courage de l'homme cuirré; son âme est énergique et son esprit rêveur; de grandes choses sortiront de cette race.

» Le fils d'un Européen et d'une noire, le mulâtre rappelle l'Arabe par ses traits, par sa couleur, par son caractère : l'amour, en exaltant son âme, le rend enthousiaste;

sa pensée est rapide , son imagination variée , son cœur ardent.

• Dans ce pays , où la nature déploie tant de pompe , où les esprits sont si fougueux , rien ne peut rester faible , tout doit s'élever rapidement. La langue portugaise se prête comme l'italien aux inspirations soudaines. Les loisirs des voyages s'allient avec la réflexion. De nos jours les paysans du Brésil nous donnent une idée de ce qu'était cette littérature primitive , qui n'est jamais confiée à l'écriture , et qui , pour cela , n'en offre pas moins des beautés du premier ordre. Dans les campagnes il n'est point rare de rencontrer des improvisateurs exercés. Comme on a pu le sentir , il ne faut point confondre le cultivateur brésilien de race blanche , avec celui de l'Europe ; il est étranger à beaucoup d'idées d'industrie ; son ignorance est quelquefois profonde ; la superstition le tient sous son joug , mais

sa pensée est prompte comme l'éclair; ses réflexions sont justes; ses idées s'élèvent; l'enthousiasme s'empare facilement de son âme; et, si l'éducation développe dans les villes ces heureuses dispositions, il peut en résulter de puissans avantages pour la littérature.

Le premier ouvrage vraiment national de ce peuple ou plutôt de ces peuples confondus, celui qui, malgré ses imperfections, indique parfaitement le but vers lequel se dirigera l'esprit américain, lorsqu'il se sera complètement dépouillé des langes de la vieille Europe, *le Caranary*, peinture heureuse du génie brûlant et aventureux des Portugais, et de la simplicité sauvage d'une nation dans l'enfance, n'est encore connu en France que par la poétique analyse et les brillantes citations qu'en a faites le jeune écrivain à qui nous avons emprunté les premières pages de cette notice, et par les

articles profonds que lui a consacré le *Globe*, ce journal si remarquable par son élévation et ses doctrines. Avant cette époque aucun poète, aucun prosateur européen ne paraît en avoir soupçonné l'existence; aucune imitation n'en est venue jusqu'à nous; aucune histoire littéraire n'a recueilli le moindre fragment de ses innombrables beautés, et même quelques-unes.

Et cependant quelle production méritait plus d'être l'attention d'un peuple qui se bien connaît le point original des sauvages *Mohicans*? La relation de mon litte, dit l'auteur du *Quarantaine*, est la découverte de Bahia, faite vers le milieu du seizième siècle, par Diogo Alvarez Corredo. Au moyen de quelques épisodes j'y ai rattaché l'histoire du Brésil, le tableau de ses mœurs, de ses croyances, de ses traditions, la description enfin des nombreuses tribus indigènes qui errent dans sa vaste étendue.

Diogo Alvares cinglait vers la capitale de Saint-Vincent, nouvellement découverte, quand il fit naufrage sur les bas-fonds de Boipeba, aux environs de Bahia. Avec lui se sauvèrent six de ses compagnons, qui furent dévorés par les antropophages. Comme sa chair eût été un triste régal pour ces peuples dans l'état de maigreur et de déperissement où il se trouvait, ils résolurent de bien le soigner ; de bien le nourrir jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa force et sa santé. Le vaisseau du malheureux portugais était venu échouer près du rivage ; ils lui permirent d'en retirer des armes, de la poudre, des balles et différents objets, dont l'usage leur était inconnu. Diogo, visant un oiseau, le fit tomber à ses pieds, et ces barbares, dès lors, le proclamèrent *fils du tonnerre* et *Carámirú*, c'est-à-dire *Dragon de la mer*. Combattant contre les nations du désert, il les vainquit et

en exigea un serment d'obéissance. Les principaux caciques coururent lui offrir la main de leurs filles. Son choix tomba sur la belle Paraguaçu, qu'il conduisit plus tard en France.

Diogo avait prêté son assistance et celle de ses amis à un vaisseau espagnol qui était venu se perdre sur cette plage. Cet acte d'humanité lui valut la haute protection de Charles-Quint, qui le combla d'honneurs. Un bâtiment français ayant bientôt après fait échelle dans ces parages, le Portugais s'y embarqua avec sa compagne, arriva à Paris et obtint une audience de Henri II, qui l'invita à faire en son nom la conquête du pays qu'il avait découvert. Loin d'y consentir, Diogo se hâta de révéler cette proposition à son légitime souverain, dom Jean III, par l'entremise de Pedro Fernandes Sardinha, premier évêque de Bahia. Le monarque portugais confia l'en-

treprise à Francisco Pereira Coutinho, qui, ne pouvant réussir à dompter l'humeur sa-rouche des Tupinambas, fut contraint de se retirer dans la capitainerie des *Ilheos*. Ayant cependant conclu plus tard une paix honorable avec ce peuple, il allait à Bahia reprendre possession de son gouvernement quand il périt dans un naufrage.

» Sur ces entrefaites Diogo Alvares assistait dans Paris au baptême de Paraguaçu, à qui Catherine de Médicis servait de marraine au milieu de la brillante cour de France. Il revint ensuite avec son épouse à Bahia. Là Paraguaçu fut reconnu par les Tupinambas pour l'héritière présomptive de leurs caciques, et Diogo recueillit à son débarquement toutes ces marques d'estime et de respect qui l'avaient accompagné à son départ.

» Paraguaçu, devenue Catherine Alvares, ajoute le crédule auteur du roman que nous

publions, eut une vision mémorable, où la *Vierge très-sainte*, se manifestant pleine de gloire, lui commanda d'inaugurer dans le pays son image enlevée par les barbares. Cette précieuse statue fut retrouvée, et Cathérino Alvares, avec des exclamations de joie, la pressa dans ses bras, assurant que c'était celle qu'elle avait vue en songe. Elle fut déposée, sous le titre de *vierge très-sainte de la grâce*, dans une église qui est aujourd'hui le monastère de Saint-Benoît, monastère à jamais célèbre par cette tradition (A).

• Bientôt arriva de Portugal Thomé de Sousa avec quelques vaisseaux, des familles et des troupes pour peupler Bahia. Sébastien da Rocha Pitta, né dans cette ville, assure, dans son histoire du Brésil, que Cathérino Alvares renouça, en faveur du roi dom Jean III, à tous ses droits sur les Tupinambas, comme héritière de leurs caciques, et que le même monarque enjoignit

à ses lieutenans de rendre les plus grands honneurs à Diogo Alvares Correa, Caramuru pour les brillans services dont il lui était redevable. Cet illustre aventurier fut la tige de la noble maison da Torre à Bahia, et la belle Américaine, son épouse, eut la gloire de voir, dans cette métropole, son image figurer sur la porte de la poudrière, à côté des armes de Portugal. (Voyez Vasconcellos, *Histoire du Brésil*, Francisco de Brito Freire, et Sébastien da Rocha Pitta.)

Tel est, d'après l'auteur de Caramuru lui-même, la donnée historique sur laquelle repose l'échafaudage de son roman. La première moitié de cet ouvrage, vraiment original, c'est-à-dire, tout ce qui précède le départ des époux pour la France, étincelle de beautés du premier ordre, et se recommande par une touche large et vigoureuse. Peut-être serait-on en droit de reprocher à l'écrivain quelques détails trop

didactiques, et surtout une abondance de descriptions religieuses qui, bien qu'admirables, finissent trop souvent par fatiguer le lecteur. Mais ce défaut en est-il un dans un vénérable ecclésiastique imbu de l'innocente simplicité des peuples américains? Les pages consacrées au christianisme sont-elles à dédaigner dans la sublime composition des *Martyrs*, dans le roman des *Incas*, dans ce *Doyen de Killerine*, du second abbé Prévôt, qui, quoique sans aucun point de comparaison avec le chef-d'œuvre de M. de Chateaubriand, ni même avec le livre de Marmontel, n'en est pas moins un ouvrage digne des plus grands éloges?

A peine Diogo et Paraguaçu ont-ils perdu de vue les côtes du Brésil, que la scène change, ou plutôt l'action recommence. Il y a peu de talent dans la peinture du séjour des époux au sein de la nouvelle Lutèce, et la contexture de l'intrigue laissera désor-

mais beaucoup à désirer. En repassant la mer, la belle Américaine tombe plongée dans une extase céleste; elle a une vision, elle le raconte, et son récit n'est que l'histoire de ces contrées, terminée par un éloge poétique des perfections de la Sainte-Vierge. Les guerres des sauvages contre les Européens sont décrites avec une originalité qui s'accroît encore quand Paraguacú annonce comment la reine des anges lui est apparue, et lui a ordonné de reconquérir sa statue profanée par les barbares. Tout cela tient trop peu à l'action, c'est un hors-d'œuvre complet, mais un hors-d'œuvre riche de poésie et plein de fortes images. Après cette digression brillante, qui est malheureusement sans aucune proportion avec l'ensemble de l'ouvrage, l'auteur rentre dans son sujet pour ne plus s'en écarter.

J'ai dit que le chantre de Caramurú était

un vénérable prêtre, imbu de l'innocente simplicité des peuples américains. Il se nommait José Durão, et naquit, vers le milieu du dernier siècle, à Cata-Preta, village de la province de Minas-Geraës. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il n'opposa aucune résistance à une vocation qu'il ne partageait pas, et fit taire sa fougueuse imagination pour obéir aux ordres de son père. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir combien était grand le sacrifice qu'il venait de faire au plus saint des devoirs. Élevé avec une jeune fille du voisinage, il n'avait pu contempler ses traits angéliques sans en être frappé, et son cœur ardent continua à battre sous la tunique du lévite. José sentait pourtant qu'une barrière insurmontable s'était élevée entre lui et l'objet de ses chastes amours. Il ne songeait pas à la franchir. Y eût-il pensé, l'ange exterminateur, qui lui apparaissait debout

sur la limite, eût repoussé ses profanes attaques et fait triompher la cause de Dieu. Mais le danger se renouvelait tous les jours ; tous les jours il fallait combattre, et la persévérance même à laquelle il devait la victoire, ne faisait qu'user ses forces et que préparer sa défaite. Un seul moyen lui restait pour échapper au péril : c'était de le fuir. Durão entra dans l'ordre des Ermites de saint Augustin, composé d'hommes savans et pieux, qui portaient courageusement la lumière de l'Évangile dans les profondeurs du désert, et qui avaient déjà conquis plus de disciples à Jésus-Christ que de sujets au roi de Portugal. Il embrassa son vieux père aveugle, sa mère infirme, et, sans tourner ses regards vers le lieu de sa naissance, il s'éloigna d'un pas rapide, en s'écriant : Seigneur, je suis à toi !

José espérait avoir échappé à tous les pièges de l'ennemi des ténèbres, mais une

épreuve l'attendait encore, et c'était la plus terrible de toutes. La route qui menait au chef-lieu de la mission, longeait les murs d'une habitation nommée *la Panella*, éloignée d'une lieue environ du village où notre ermite avait vu le jour. C'était un dimanche. Quelques improvisateurs assis sur le seuil de la porte, faisaient retentir l'air des accords de leurs mandolines, tandis que de jeunes vierges formaient ces danses brésiliennes dont la volupté est si douce et va si bien au cœur. Ce tableau des jeux de son enfance, qui, pour la dernière fois peut-être, frappait ses yeux, fut pour notre pieux voyageur comme une flèche qui déchira son âme. Il soupira, baissa vers la terre un œil humide, et s'éloigna d'un pas plus précipité. Mais les voix de cette folâtre jeunesse étaient si touchantes, elles répétaient si bien l'hymne religieux de la patrie, que José, malgré

lui, sentit ses pieds se fixer au sol; malgré lui son regard se porta vers cette scène de bonheur et d'innocence : funeste regard qui fit la persécution de sa vie ! Les danses étaient conduites par la modeste compagne de son enfance. Parée de toute la beauté des anges, elle brillait au milieu des autres vierges comme le lis parmi d'humbles fleurs. Seigneur, pardonne-moi ! murmura le faible missionnaire en repaissant ses yeux de tant d'attraits, et il s'éloigna sans avoir été aperçu de la jeune fille.

Duráo ne revit jamais sa patrie. Le trait qui avait déchiré son cœur n'en fut jamais arraché. Fougueuse jusque dans la vieillesse, son imagination chercha toujours des alimens que lui refusaient l'inébranlable chasteté, et la vie contemplative des apôtres du désert. Donnant le change à ses idées, et reportant sur des objets célestes et inaccessibles le brûlant amour que ses de-

voirs lui défendaient d'offrir à des êtres palpables et mortels, il mêla à son nom patronimique de Duráo, celui de la bienheureuse Rita, sainte et martyre, pour qui il avait une dévotion particulière, et remplaça par cette union mystique toute relation intime avec les filles des hommes. Le feu qui brûlait son âme profitait ainsi de toutes les circonstances pour faire éruption, et parmi les nombreux sermons qu'il a laissés il n'en est presque pas qui ne contiennent, dans les termes les plus voluptueux et les plus positifs, une invocation amoureuse à sa patronne, à quelque autre sainte ou à la Vierge elle-même, divine mère du Rédempteur. Retranchez dans la vision de Paraguaçu deux ou trois mots qui se rapportent à Marie, et vous aurez une déclaration délicieuse que, sans aucun changement, vous pourrez adresser à l'objet de vos amours.

José de Santa Rita Duráo résista long-

temps au désir qu'il éprouvait d'écrire un roman national, et sa préface nous révèle les combats qui se sont livrés en lui-même avant qu'il ait pu se résoudre à prendre la plume. Rempli de tous les préjugés d'une éducation superstitieuse, il demande instamment pardon à Dieu d'avoir entrepris une œuvre aussi mondaine; « mais, se hâte-t-il d'ajouter, ces travaux sont-ils donc indignes d'un religieux et désagréable à l'Être-Suprême? Plusieurs prélats et même des évêques qui devaient un jour être canonisés, de vénérables pères de l'Église, tels que saint Grégoire de Naziance, saint Paulin et beaucoup d'autres ne se sont-ils pas livrés à de semblables compositions? Et de pareils ouvrages ne mériteraient-ils pas d'être encouragés lors même qu'ils n'auraient d'autre avantage que de retracer aux yeux des libertins ce que la nature seule a inspiré à des hommes qui vivaient éloignés

de tout ce qu'ils appellent *des préjugés* ? »

Je suis trop peu versé dans les matières théologiques pour décider si le religieux de Cata-Preta a rempli son but et si son roman est propre à produire sur les libertins tout l'effet qu'il en attendait. Moi qui, sans être un religieux, suis loin d'être un libertin, je ne puis m'empêcher de confesser que ce qui m'a le plus amusé dans cet ouvrage, c'est la peine prodigieuse que l'auteur se donne pour atténuer l'impression que ne peuvent manquer de produire sur l'esprit de ses lecteurs certaines peintures voluptueuses, toujours inévitables dans une pareille composition. Chaque fois que son sujet l'entraîne malgré lui dans ce sentier mondain, on le voit tout à coup se relever et demander pardon à Dieu de cette légère absence. Mais sa conversion n'est pas de longue durée, et la tournure de son esprit et la nature de son ouvrage le rejettent à son insu

dans un nouvel écart, il est sans cesse contraint d'implorer l'indulgence des dévots et la miséricorde du ciel. Ce spectacle si extraordinaire d'un auteur luttant sans relâche avec son sujet n'est pas le moindre attrait qu'offre à la curiosité publique ce livre déjà si fécond en idées bizarres et en peintures originales et gigantesques.



*Sele sómentos do balel perdido
Vem à praia cruel, lutando a nado.*

**De tout l'équipage, sept hommes seulement, après
avoir long-temps combattu la mort, abordent à la nage
cette côte inhumaine.**



CARAMURÚ.

...
...
...
...

CHAPITRE PREMIER.

LE NAUFRAGE.

...
...
Une horrible tempête s'élevait menaçante sur la montagne des Orgues (1); l'éclair, déchirant la nue, répandait sa lueur affreuse jusque dans les plus profondes gorges de la montagne.
...
...

(1) Une des ramifications de la célèbre Cordillère qui parcourt le Brésil dans toute sa longueur.

fondes cavernes de cette Cordillère, peuplée d'esprits infernaux ; au bruit du tonnerre se joignait le sifflement de l'ouragan terrible qui jette l'épouvante dans ces immenses solitudes, et qui fait courber devant lui la cime altière des palmiers verdoyans. Le chaos semblait prêt à ressaisir son ancien empire, le ciel était en feu, l'air mugissait, et la montagne s'ébranlait sur ses vieux fondemens.

Un navire sillonnait les flots. Parti des rivages de l'antique Lusitanie, il allait, sous la conduite du courageux Diogo, chercher, à travers les dangers de l'Océan, un nouveau monde dans lequel on pût respirer plus à l'aise que sur les bords resserrés du Tage. Mais déjà le désordre qui règne sur le continent américain est descendu dans les

mers qui battent ses côtes. Fatigués par une longue traversée, les bordages du vaisseau commencent à donner accès à l'onde écumeuse. Quoique Diogo ne craigne point la mort, il invoque dans cet affreux péril ce ciel compatissant, que le malheureux n'implora jamais en vain, tandis que la rage de la tempête détache des lambeaux de la nef, brise son gouvernail et déchire ses voiles.

Il faut en venir aux dernières extrémités ; ces tubes de feu qui lancent le trépas sont jetés dans la profondeur des abîmes ; on s'efforce d'alléger le poids du vaisseau. Soins inutiles ! Bientôt le passager, pour résister au fougueux élément, n'a d'autre ressource que d'embrasser la première planche qu'il rencontre, ou de se cramponner aux ver-

gues brisées ; ou de se précipiter dans la chaloupe qui s'affaisse sous un trop lourd fardeau. Livrée à elle-même, la quille est insensiblement portée sur les écueils ; elle s'embarrasse dans les rochers contre lesquels le courant la pousse ; elle les bat avec fureur, et peu d'instans après ils sont couverts des débris du navire.

De tout l'équipage sept hommes seulement, après avoir long-temps combattu la mort, abordent à la nage cette côte inhumaine. Quel asile y trouveront-ils ? A leurs cris une multitude de barbares s'élançe de ses retraites, et les malheureux naufragés, croyant voir en eux des sauveurs, s'avancent en leur tendant les bras. Ah ! Portugais, si vous aviez pu savoir le sort qui vous attendait, avec quelle soif ardente n'au-

riez-vous pas bu la mort dans ces gouffres dont un miracle vient de vous arracher !

Déjà les Européens, grêlottans, se voyaient sur la plage environnés de la tourbe américaine. Ces enfans de la nature considèrent avec effroi les étrangers que leur envoie la tempête, et ne peuvent se persuader qu'ils appartiennent à l'espèce humaine. Leur couleur, leur barbe, leurs cheveux, tout est pour eux un objet de surprise, et dans leur simplicité ils s'imaginent que ce sont des monstres inconnus que l'Océan nourrit dans ses profondes entrailles.

Quelques-uns s'approchant des cadavres que l'onde furieuse roule sur le rivage, regardent avec étonnement leurs traits, essaient de les dépouiller de l'enveloppe qui les couvre, et bientôt re-

culent épouvantés, comme si cette immobilité n'était qu'un piège tendu à leur confiance. D'autres, les comparant au jacaré (*), redoutent que soudain ils ne se réveillent menaçans, ou que, plongeant leurs agresseurs dans une léthargie mortelle, ils ne les entraînent dans les repaires où ils accumulent leur proie.

Mais apercevant Sanche, l'un des naufragés; dont un rocher aigu vient de briser la tête, qui tente de se relever sur sa main tremblante, et qui retombe aussitôt en demandant du secours d'une voix suppliante, apercevant ses yeux égarés et blancs, son teint cadavéreux, sa bouche ouverte, l'expérience du sort commun à tous les hu-

(*) Le jacaré, ou caïman, espèce de crocodile brésilien.

mains leur fait reconnaître que la mort vient de frapper encore une de ses victimes.

Soudain ils fondent, comme autant de vautours, sur cet horrible festin; le corps du malheureux Portugais est partagé en mille morceaux. Obéissant à son instinct famélique, chacun s'efforce d'arracher le membre qu'il préfère; l'un tire à lui un pied, l'autre une main, un troisième un bras. Celui-ci, ne dissimulant pas son infâme appétit, mange cette chair crue et sanglante; celui-là la fait griller, tandis qu'accroupi à ses côtés, son camarade présente à la fournaise un amas d'os qu'elle torréfie.

Quelle horreur pour l'humanité! voir dévorer ainsi la chair déjà corrompue de ses semblables! Ah! combien l'Europe fortunée ne doit-elle pas à ce

divin Rédempteur, dont elle accueille humblement les préceptes ! Seuls, les pauvres Américains ne se livrèrent pas à cette horrible pratique ; elle fut en usage à Rome, à Carthage, et plus d'une fois des victimes humaines ensanglantèrent les autels de Saturne.

Cependant les sept naufragés que la mer en courroux avait jetés vivans sur cette côte inhospitalière, considéraient avec effroi la foule toujours croissante des hommes qui les environnaient, et leur aspect féroce, et ce teint rougeâtre que d'autres couleurs enlaidissent encore ; et ces pierres et ces cordons d'écorce enfoncés dans leur visage ou suspendus à leurs narines. Leur lèvre inférieure retombe sur leur poitrine, ornement hideux qu'ils n'ont pu se procurer qu'on en passant cette lèvre intérieure

ment et la surchargeant du poids de grossiers cailloux; ils regardent comme une beauté de faire croître leurs dents aiguës les unes sur les autres; aucun poil, aucune barbe n'ombrage leur corps; leur nez est épaté, leur figure est plate, et leurs cheveux raides et lisses descendent sans grâce le long de leurs oreilles.

Une modeste pudeur porte les femmes à se servir du simple vêtement dont se couvrit notre première mère, lorsqu'en punition d'un coupable désir, elle rougit pour la première fois. Mais les hommes, moins retenus, errent dans une nudité complète. La nature cependant ne se dépouille pas de tous ses droits à leur égard; et quand viennent les jours des sacrifices, on les voit se décorer de ces brillantes plumes blanches, écarla-

les, vertes et jaunes, dont s'enorgueillissent les fiers aras; d'autres se teignent d'écumes balsamiques qu'on prendrait de loin pour des tuniques étincelantes; sous ce léger vernis, comme l'anta'ou le tatu (*), sous leur épaisse écorce ils défont et l'atteinte des pluies d'hiver, et la rigueur des brumes nuageuses, et jusqu'à la morsure des insectes venimeux. Pour armes ils ont des flèches, des arcs, des pierres et des arbalètes. Leur glaive est de bois de fer; leur bouclier, qui ne les embarrasse point, se compose de trames de coton, sur lesquelles s'amortit la pointe du dard le mieux lancé. Au lieu de casques leurs

(*) Animaux américains couverts d'écailles. (A.)

têtes guerrières sont couvertes de plumes disposées avec art. Mais le vulgaire, se précipitant aux combats; n'a d'autres armes que ses ongles ou ses dents, son poing nerveux ou son bras terrible.

Ainsi cette multitude confuse entourait les naufragés stupéfaits. Ils n'opposent aucune résistance à ceux qui les dépouillent; ils se persuadent que leur seul but est de faire sécher leurs vêtements imprégnés d'eau de mer, ils sourient aux caresses dont ils croient être les objets, ils remercient du geste ces barbares qui, les voyant exténués, leur apportent des patates, des cocos, des ignames, (1).

(1) Fruits d'Amérique bien connus maintenant en Europe.

soupçonnent pas quel atroce projet couvre ce vif empressement. Ils ne soupçonnent pas que ce repas, offert avec tant de générosité, n'a d'autre but que de procurer aux sauvages un festin plus somptueux, et des chairs plus délicates.

Non loin de la mer, dans la roche dure, s'ouvre une grotte, dont l'entrée est tapissée de larges rameaux et dans l'intérieur de laquelle règne une obscurité profonde. Là, sous la garde d'une nombreuse troupe d'Indiens, on enferme les malheureux naufragés; tous les regards sont fixés sur eux, et, pour les engraisser davantage, on les mène promener chaque jour sur les immenses dunes que baigne l'Océan.

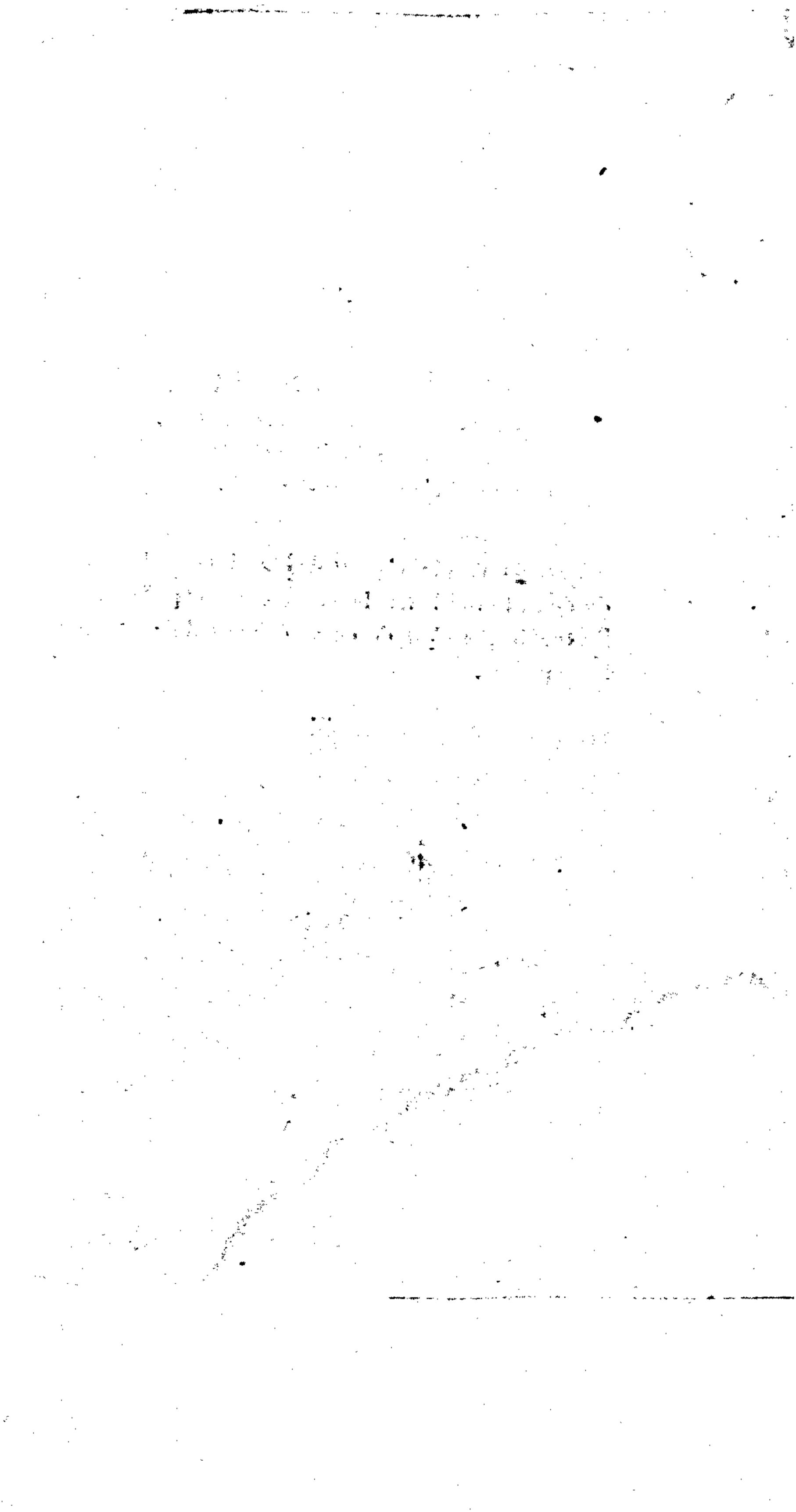
Diogo, qui, comme chef de ses compagnons, marchait habituellement à

leur tête, s'apercevant que leurs géoliers n'avaient aucune connaissance de nos usages et de nos instrumens, s'approchait, sous leurs yeux, du navire fracassé, en retirait de la poudre et des balles, et, comme un malade qui se traîne péniblement, il se servait d'un mousquet en guise de bâton pour soutenir sa marche chancelante.

Son cœur était encore plein de force, mais, depuis son désastre, une fièvre aiguë consumait son corps affaibli; les roses de son teint s'étaient effacées; une pâleur cadavéreuse couvrait ses joues, et sa peau desséchée laissait apercevoir tous les contours de ses os. Cette maladie fut pour lui une source de bonheur. Les Indiens résolurent de le garder jusqu'à ce qu'entièrement rétabli il pût, comme ses compa-

gnons , servir à leur détestable nourriture.

Trois fois la lune avait rempli le lumineux aspect de son vaste globe quand le chef terrible des barbares lance contre les chrétiens un infâme décret. Il ordonne à son de trompes que , sur l'autel de son idole , le féroce sacrifice soit offert , qu'un sang infect coule sous des couteaux de pierre , que la tête des victimes soit brisée à coups de massue , et que l'appétit insatiable de son peuple savoure les parties les plus délicates qu'elle renferme.





*Voltado estara ás partes do Occidente,
Donde o aureo Brazil mostrara a dedo,
Como ensinardo a Lusitana Gente
Que allí deria navegar bem cedo.*

**Tournée vers les régions de l'Occident, elle montre
du doigt le Brésil fertile en or, comme pour dire aux
Portugais que c'est de ce côté qu'ils doivent diriger
leurs proues.**



CHAPITRE II.

LA STATUE MIRACULEUSE.

Tandis que les sauvages s'occupent des préparatifs de leur effroyable fête, les naufragés, paisibles au fond de leur grotte, ignorent ce que l'astuce s'évertue à leur cacher. On dispose leur pompe funèbre et ils ne voient dans la conduite de leurs hôtes qu'un redoublement de soins et d'attention. Les viandes les plus délicates affluent dans leur antre;

on leur apporte de doux fruits, des arças, des figues d'acajou, des cocos, des mangabes, et, sur d'épaisses couches de feuilles de guayabes, les trésors les plus mûrs de l'excellent maracuja. On dépose à leurs pieds des vases pleins d'une liqueur qui ne tarit jamais et des amphores de *catimpoeira*, affreux breuvage, mélange nauséabonde de salive et de maïs, dont l'aspect seul soulève le cœur des Européens.

Assis à l'ombre de leur caverne, Diogo et ses compagnons, après leur repas, se reposaient pendant que l'ardent soleil du tropique brûlait la campagne. Pour donner le change à leur douleur concentrée, et chasser le souvenir de leur triste esclavage, Fernand, qui a recueilli, la veille, une guitare que la mer fougueuse jetait à la côte, leur pro-

pose d'essayer, par de doux chants, de calmer leur inquiétude et d'éloigner les pensées de mort qui commencent à les assiéger.

Fernand était un jeune homme plein de grâce et d'amabilité, possédant une rare instruction, et qui, né dans les bienheureuses îles de l'Atlantique, avait, sur les vertes pelouses de sa patrie, suivi mainte fois la trace des neufs sœurs. La curiosité l'avait poussé à braver les tempêtes pour aller visiter ce monument célèbre, cette statue miraculeuse qui, placée au sommet d'un pic, a le visage tourné vers les côtes du Brésil.

Ludovic avait déjà entendu raconter l'origine de cette prophétique image, mais il ne savait trop s'il devait la regarder comme une histoire véritable ou seulement comme un des faits de l'ima-

gination d'un peuple simple et ami du merveilleux. Il désirait sortir de son incertitude et joignait ses instances à celles de ses compagnons. Fernand se rendit à leurs vœux, et prenant l'air d'un inspiré, attestant l'authenticité de la vieille traduction, la main gauche posée sur l'extrémité des cordes, la droite leur arrachant, dans sa touche rapide, mille sons harmonieux; il commença en ces mots son hymne grave et solennel :

« Au temps passé, à une époque qu'on ignore, est arrivé le grand événement dont je vous invite à écouter l'histoire, histoire véritable si jamais il en fut. Heureux, cent fois heureux celui que le ciel daigna favoriser ainsi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, et sur la tête de qui il se plut à répandre l'eau vivifiante du baptême!

• A travers la savane cheminait un religieux égaré, quand un ange, le saisissant par les cheveux, le transporta au sommet d'une montagne derrière laquelle le soleil commençait à se cacher. De là lui montrant un sauvage qui paraissait lutter contre les angoisses de la mort : Vois-tu cet homme, lui dit-il, son cœur est pur, vole à son secours. Et l'ange soudain prit le chemin du ciel en laissant après lui une longue traînée de lumière.

• Aureo (c'était le nom du religieux) s'approcha du vieillard moribond, et, ne connaissant pas sa langue, il lui parla dans la sienne que le sauvage ne connaissait pas davantage. Mais, ô miracle ! le vieillard a tout compris, il parle à son tour dans son grossier idiome, et le religieux s'a-

perçoit avec surprise qu'il le comprend aussi-bien.

» Heureux mortel, lui dit-il, je viens, de la part d'un messenger du ciel, t'apporter la bénédiction du Très-Haut. Dans ce monde ignoré il veut que tu sois le premier qui entende son nom glorieux et qui connaisse le mystère de son incompréhensible Trinité, lien d'amour qui confond trois personnes bien distinctes.

» Il n'est qu'un saint Dieu qui gouverne tout ce qui existe ; qui, d'un seul mot, a fait tout de rien ; qui, de toute éternité, avait fixé à la nature l'époque de son réveil ; qui, étendant sa main paternelle, bénit libéralement tout ce qui respire ; qui nous a faits à son image, et qui veut que, sans rival, l'homme règne sur ce vaste univers.

» C'est lui, c'est ce Dieu puissant qui, ayant placé nos premiers pères dans un séjour de délices, n'exigea d'eux, pour tout hommage, que la privation d'un seul fruit ; qui, voyant cette défense violée, et éprouvant le besoin d'une satisfaction égale à l'injure, consentit à la donner lui-même sur un bois raboteux, sous des clous aigus, sacrifiant son fils unique pour sauver son esclave.

» Ce fils naquit dans le sein d'une vierge, que nous invoquons sous le nom de Marie. Rédempteur, Maître et Lumière de la créature, il vit le jour, prêcha et mourut sur la croix impie. Il souleva l'immobile pierre de l'abîme, et, ressuscitant trois jours après sa mort, il revint au ciel, d'où il commande à tout ce qui existe, d'où il envoie des mes-

sagers aux confins les plus éloignés de la terre.

— Tu vois en moi un de ces humbles serviteurs de Dieu, écoute mes leçons : je puis t'ouvrir les portes d'une éternelle félicité en t'incorporant parmi les élus, mais il faut d'abord purger ton cœur de tes fautes, élever la pensée au-dessus de ta grossière enveloppe, et, te plongeant dans les eaux du baptême, acquérir des droits à l'héritage de Jésus-Christ.

— Aux premiers accens qui ont frappé son oreille, le sauvage (Guacù était son nom) baisse un front respectueux. Il écoute et semble approuver d'un léger signe de tête tout ce qu'il entend. Ses regards paraissent attentifs, on dirait qu'il contemple le religieux qui lui parle ; mais, hélas ! depuis bien des an-

nées le pauvre Indien a perdu la clarté des cieux. Quelquefois il étend sa main, touche son nouvel ami, et semble suspendu à sa bouche sacrée.

» Prenant enfin la parole : « Non, non, s'écrie-t-il, bon ministre du grand Tupa (*), à qui le ciel obéit, ce n'est point la première fois que tu daignes me visiter : j'ai eu déjà le bonheur de t'entendre dans un songe ; que ne puis-je te voir aussi ! mais le songe a gravé ton image dans mon esprit, et (le touchant encore), oui, tu es un homme vénérable, ajoute-t-il, tes traits, j'en suis sûr,

(*) *Tupa*, nom que les sauvages du Brésil donnent à l'Être-Suprême, et qui signifie dans leur langue *excellence sublime, chose grande qui nous domine.*

respirent la bonté , et je sens ta longue barbe descendre sur ta poitrine.

» Gloire au grand Tupa, puisqu'enfin tu es arrivé ! puisque tu veux me montrer le chemin du ciel, que je cherche depuis mon enfance ! Je ne sais comment cela se fait, jamais je n'entendis ce que tu viens de me dire, et pourtant je le sentais déjà, je l'entrevois au travers d'une ombre transparente : je ne croyais pas encore ; mais j'étais tout prêt à croire.

» Je ne pouvais me persuader que le sublime édifice de l'univers ne fût pas l'œuvre d'une intelligence supérieure. Ma pensée me représentait cet Être des êtres créant le monde, le gouvernant et le conservant. Je pensais que la créature ne pouvait rester suspendue entre deux abîmes sans quelque espérance

pour l'avenir. L'Être qui m'a donné cette espérance, l'Être qui a fait de moi un second dieu ne peut être que le grand Tupa, l'architecte du monde.

» Je connus les vices de la nature humaine : l'ignorance, la malice, la bassesse, et je m'aperçus bien que tout cela ne pouvait venir de l'éternelle bonté; qu'il fallait, pour en découvrir l'origine, remonter à l'incendie commun de notre espèce et y chercher la flamme funeste qui brûle encore notre cœur. Croire que Dieu nous ait faits tels, est au-dessus de mes forces.

» Je compris aussi que l'Être puissant qui a créé le monde ne pouvait laisser la nature sur le penchant de sa ruine, et que tôt ou tard il plongerait sa main compatissante dans le profond abîme de tant de misères. Mais comment? à

quelle époque ? Ici commençaient mes indécisions ; j'étais errant, incertain : mais jamais je ne doutais que quelqu'un ne dût venir pour me racheter de tant d'infortunes.

» Et comme la plus grande que j'éprouvais, était de voir que je suivais librement le mal, et que j'offensais ainsi la suprême bonté, comment, me disais-je, moi, chétif insecte, pourrais-je effacer l'outrage que je fais à un Dieu ? Un autre Dieu seul en serait capable, et je n'en aperçois qu'un.... Ici je m'arrêtai et ne rencontrais autour de moi que ténèbres.

» Mais maintenant tout s'explique. Une Trinité sainte existe. Des personnes divines qui la composent une se détache, se fait homme, se couvre de terre comme nous, et, Rédempteur pieux de la

créature, réussit à la réconcilier avec le Créateur. Voilà ce que je crois, ce que j'adore, ce que je confesse. Messager céleste, oui, tu m'as été envoyé par mon Dieu, par mon Seigneur, par celui qui régit le monde; donne-moi dès aujourd'hui le baptême, je t'en conjure; ouvre-moi la porte des demeures éternelles; que mon esprit s'élève à la gloire qu'il ambitionne, et que mes yeux ne se dessillent que devant le trône du Tout-Puissant!

» Ainsi parla le vieillard, et l'ardent soupir qui accompagna son discours, montra bien qu'une intelligence supérieure versait une secrète onction dans son âme. Son visage était animé, ses mains s'élevaient vers le ciel, et un déluge de larmes baignait ses traits vénérables.

• Pleure, mon fils, lui dit le bon religieux, pleure tes péchés; regrette les jours que tu as passés sans aimer Dieu, ceux où tu fus son ennemi déclaré, où tu blasphémas son nom, où tu négligeas de l'honorer comme il l'exige; pleure ton peu de respect pour tes parents, tes infâmes projets de vengeance et les vols que tu as commis lorsqu'une voix intérieure n'a pas arrêté ton bras; pleure le tort que tu as pu faire à ton prochain dans la compagnie qu'il chérissait, dans ses biens, dans sa réputation.

• La nature a gravé dans ton âme ce précepte divin : n'offense personne. La religion te dit de plus : confesse à Dieu les fautes que tu as commises, confesse-les toutes : on ne l'abuse pas. Promets-lui de mener à l'avenir une conduite

plus régulière et de mieux obéir à sa loi. Car le pécheur qui n'agit point ainsi peut bien recevoir le sacrement, mais la grâce du Très-Haut s'éloigne de sa tête coupable. »

« Rassure-toi, rassure-toi, bon étranger, répond l'Américain. Avant tout j'aimai du fond du cœur celui qui m'a donné l'existence; j'ignore son nom, mais je m'applique à l'honorer, et je lui ai voué pour toujours une foi sincère. A certains jours, recueilli et muet, j'ai soin d'adorer l'Être devant qui tout s'humilie. Fidèle au précepte de ne point faire à autrui ce que je ne voudrais pas qu'on me fît, mes mains jamais ne se baignèrent dans le sang d'un homme, jamais ma bouche ne dévora ses membres palpitans.

» Persuadé qu'il n'est pas bien qu'un

mortel reste seul, je pris une compagne, une seule compagne. Toute action impure me remplissait d'horreur, et hors du mariage je ne voyais que confusion et désordre. Jamais je ne dérobaï, ne voulant pas être dérobé moi-même. Pour conserver ma réputation je respectai celle de mon prochain. Je ne me souviens pas d'avoir calomnié qui que ce soit, ni d'avoir porté un œil d'envie sur la propriété de mon voisin. Enfin, j'ai parcouru toute ma carrière depuis l'enfance sans enfreindre cette loi juste qui s'était révélée à moi, sans éprouver la moindre répugnance à faire le bien, inappréciable faveur de l'Être des êtres. La patience était un baume souverain pour tous mes maux. Un seul désir me tourmentait, c'était celui de savoir qui était Dieu, où je le trouve-

rais, comment je pourrais l'honorer et lui plaire. »

» Tandis que le vieillard parle ainsi, le feu qui consume son âme se répand sur ses traits vénérables; il baisse un front soumis, sa voix s'éteint, ses forces l'abandonnent. Le religieux le soutient, prend de l'eau dans le creux de sa main, la répand sur la tête du sauvage, et à peine des lèvres du missionnaire se sont échappés ces mots: Je te baptise, que l'âme de l'Indien a pris son vol vers sa céleste patrie.

» Glorieux de sa conquête, Aureo se dispose à ensevelir ce corps inanimé, quand des nuages qui obscurcissent la voûte azurée, sort une harmonie divine qui célèbre les louanges du Tout-Puissant; une subite lueur embrasant l'atmosphère montre au saint

apôtre son néophyte qui, revêtu de la gloire des séraphins, le remercie de lui avoir donné le baptême.»

«Ministre juste, s'écrie l'âme bienheureuse, que l'Éternel te récompense du service que tu m'as rendu, car du fond du vieil hémisphère tu es venu à travers bien des fatigues pour m'arracher au pouvoir de l'enfer! Le maître du ciel t'ordonne de revenir au berceau de tes pères, et sur l'épais brouillard qui se forme en nuage tu vas sillonner les espaces aériens.

» Sur ce même nuage je veux que mon corps s'élève majestueux jusqu'au pic le plus inaccessible de l'île des Corbeaux (*), que le navigateur, saisi de

(*) Île des Corbeaux, *Corro*, l'une des

respect, le contemple à son passage, et que cette image, en lui montrant le pays du riche métal qu'il va conquérir, lui rappelle que la voix du ciel n'y est pas inconnue. »

» Il dit et la vision s'effaça. Du sein du nuage qui l'environnait, Aureo vit cette belle âme se transformer en une brillante étoile, le nuage lui-même rouler sur la mer, et le corps de Guaçù, debout sur sa légère surface, arriver par degrés au sommet du grand pic ; là, ses

Açores, où l'on raconte que la miraculeuse statue fut trouvée lors de la conquête par les Européens. Cette île était alors inhabitée. Il existe, dit-on, dans la bibliothèque d'un grand seigneur portugais, un fragment manuscrit du célèbre historien J. de Barros, sur la découverte de cette statue.

pieds glacés s'attachèrent au roc, sa tête resta immobile dans les airs, et les vapeurs qui l'avaient transporté se dissipèrent sous la voûte céleste.

» Battu par la tempête, blanchi par les frimas, brûlé par le soleil, ce corps pétrifié domine, comme une grande statue, le vaste espace de l'Atlantique. Un arc brille encore dans sa main; un carquois descend de son épaule; un diadème de plumes couronne son front; son regard est tranquille, son visage vermeil et son aspect vénérable.

» Tourné vers les régions de l'occident, il montre du doigt le Brésil, fertile en or, comme pour dire aux Portugais que c'est de ce côté qu'ils doivent diriger leurs proues. La Providence l'a destiné à nous faire comprendre que, sans crainte et sans retard, l'Européen doit aller planter

l'étendard de la croix sur ces rives lointaines, et que, s'il y rencontre la mort, il doit la subir avec courage. »



*Seis então dos infames nigromantes
Lançardo mão das victimas pacientes,
E a seis lenhos fataes, que erguerão dantes,
Alto crucis as mãos dos innocentes.*

**Déjà six infâmes nécromans se sont emparés des vic-
times, et à six pieux qu'ils viennent de planter, ils at-
tachent avec barbarie leurs mains innocentes.**



CHAPITRE III.**LES ANTROPOPHAGES.**

Fernand se tut, mais une autre harmonie s'échappa de sa guitare dorée, et sa main, qui parlait aussi, répéta tout ce que sa voix avait fait entendre. Un barbare accourt, écoute, et, transporté par la divine mélodie, il se saisit de l'instrument, le touche sans art et bon-dit de plaisir.

Les naufragés, en voyant la grossière

action du sauvage, n'ont pu retenir leur gaîté. Quelque profonde que soit la douleur, la raison n'est pas toujours assez vigilante pour écarter l'impression des objets extérieurs, et la nature humaine est si faible, que les pleurs et le rire, se donnant pour ainsi dire la main, se disputent incessamment notre faiblesse.

Diogo, qui mesurait en lui-même tous les maux dont les barbares menaçaient ses compagnons, ne se livrait au repos ni la nuit ni le jour, et, voyant ses amis s'abandonner à un rire insensé, il les fit rougir de leur joie en arrachant de son cœur ces gémissemens funèbres :

« O fatale condition de l'homme qui peut oublier si tôt le malheur qui l'écrase ! Nous avons perdu le plus cher des biens, la liberté, et à mesure que nos

chaînes se resserrent, nous paraissions moins les sentir. Nous avons vu notre vaisseau se briser sur ces écueils. Nous avons vu une partie de nos compagnons périr dans les flots ou le long de cette côte inhospitalière. Sous nos yeux leurs corps palpitans ont servi de nourriture aux barbares....

• Et qui sait si le soin qu'ils apportent à ne nous sevrer d'aucun aliment et à choisir pour nous les plus délicats n'est pas encore un raffinement de cruauté de leur part, et si ce n'est pas pour se procurer de meilleurs festins qu'ils veillent davantage aux besoins de notre existence? Toute leur attention ne peut réussir à me faire prendre le change sur leur infernal projet. Un peuple qui mange les morts, doit-il tant s'appliquer à conserver les vivans?

• Infortunés compagnons, il est temps d'adresser au Roi du ciel d'humbles vœux et de ferventes prières, comme si nous luttions déjà avec le dernier danger. Élevons, tous, nos regards vers l'espace éthéré, et quand la mort hideuse se dresse sur chacun de nos pas, supplions Dieu de nous accorder au moins une fin tranquille. Offrons-lui un cœur contrit et humilié, un cœur noyé de larmes, et implorons la protection de son bras puissant, car tout me dit que l'heure de notre sacrifice approche. »

Tandis que Diogo parle ainsi, ses compagnons, saisis d'une juste terreur, tendent au ciel des mains suppliantes. L'avenir se montre à eux couvert d'un voile de sang. Ils envisagent d'un œil peu assuré le trépas qui s'avance; le coup fatal est suspendu sur leurs têtes; ils

battent leurs poitrines avec componction, et recommandent leurs âmes à l'Être-Suprême.

Mais déjà les chefs américains, se répandant sur la plage, arrachaient les six naufragés de leur grotte, et les traînaient vers l'arène où le peuple, rangé sur des gradins, se plaignait de la lenteur des préparatifs, et réclamait à grands cris la pompe de cet affreux spectacle. Les bourreaux se contenaient à peine en présence des victimes; et, tandis qu'ils leur attachaient les mains, on lisait dans leurs regards farouches l'infâme désir de boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ainsi dans les champs de la Libye, quand le chasseur maure a terrassé un immense lion, les prophétiques corbeaux, toujours attentifs à la curée, s'a-

battent comme un vaste nuage pour dévorer l'animal. La terre au loin disparaît sous leurs noirs escadrons, ils suivent la trace du sang, aperçoivent la proie, s'y précipitent en foule, et ne reprennent leur vol qu'après avoir, dans leur voracité, dépouillé tous les os du cadavre.

De même le Cabocle (*) est près de s'abandonner à son exécrationnelle furie; le fanatisme aveugle son esprit, et lui peint le crime comme un acte de vertu. Il invoque sans cesse Tupa, dont la main lance la foudre. Au milieu de l'assemblée on remarque le grand sacrificateur, tournant en cent manières dans le cirque, pour exciter les ap-

(*) Peuplade sauvage du Brésil.

plaudissemens, et exhortant le peuple insensé à venir à l'envi plonger ses mains dans le sang des captifs.

De toutes parts la multitude frémissante répond par des cris à cette invitation, tandis qu'il redouble ses gestes, frappe la terre du pied, et fait siffler sa massue. Déjà les malheureux Européens, comprimés entre deux pieux et privés de tout mouvement, n'attendent plus que le signal des barbares. Déjà le feu brûle dans les fosses profondes où les chairs et les os vont être torrifiés.

Devant une longue palissade, que le peuple presse de ses flots tumultueux, viennent s'asseoir les chefs de chaque caste, le front ceint de plumes dont la couleur est variée. D'autres ont les cheveux teints du sang qui jaillit des vi-

times humaines ; ce sont les nécromans, race hypocrite et ambitieuse, qui par de vaines conjurations prétend évoquer les ombres du Tartare.

Compagnons de ces êtres misérables et partageant leurs hideuses fonctions, à leur droite, à leur gauche, s'avancent six épouvantables vieilles. Ce sont elles qui dépècent sans émotion les chairs encore palpitantes. Leur laideur est telle que leur visage rappelle celle des puissances infernales. Leur corps presque nu est couvert d'un vernis jaune, et leur tête entière efface en difformité celle de la fabuleuse Méduse.

Elles portent au cou des colliers de dents humaines, dont le nombre varie suivant celui des sacrifices auxquelles elles ont assisté. Elles croient se rendre agréables au ciel par leurs malé-

sices ténébreux, et, fières de leurs lâches fonctions, elles frappent, avec les couteaux de pierre dont elles égorgent, les larges cocos dans lesquels elles recueillent le sang, affreuse mélodie qui épouvante l'enfer lui-même.

Ah ! qui pourrait essayer de peindre l'amère douleur dont l'âme des naufragés est déchirée à l'aspect de ces animaux féroces environnant le cirque, et d'un œil hagard s'abrouvant d'avance du sang qui leur est destiné ? Un rire satanique erre sur leurs lèvres bleuâtres, leurs dents jaunes s'aiguisent en se heurtant. Encore un moment et les pauvres Européens seront devenus la pâture de ces monstres affamés.

Déjà six des infâmes nécromans se sont emparés des victimes, et à six pieux qu'ils viennent de planter, ils at-

tachent avec barbarie leurs mains innocentes. Les compagnons de Diogo, levant au ciel des yeux baignés de pleurs, se rappellent un Dieu cloué sur une croix ignominieuse, et, pleins de confiance dans sa bonté, ils lui demandent avec ferveur le pardon de leurs fautes.

Fernand, l'aimable Fernand, encourage d'une voix forte ses compatriotes abattus. Une foi vive embrase son âme, et quand la douleur le lui permet :
« Grand Dieu, s'écrie-t-il, de qui tout procède, la gloire, la souffrance, l'amertume, le bonheur; qui envoies des grâces au juste et des châtimens au coupable; qui nous donnes des secours dans le péril et du courage dans l'adversité, ce n'est point la vie que je sollicite de toi, la mort n'a rien qui m'effraie, et ma destinée ne fait point

couler mes larmes ; ce qui m'afflige , ce qui me tourmente , ce qui m'arrache des sanglots , c'est , Dieu compatissant , le péché qui trop souvent souilla ma vie. Je serais trop heureux si , dans ce moment solennel , ton pardon descendait sur ma tête , en récompense du calice amer que je vide jusqu'à la lie , en récompense de la mort sanglante qui déjà me couvre de ses ailes.

» Mais , grand Dieu , qui vois notre faiblesse dans ce dernier combat de l'existence et du trépas , ne souffre point seulement , je t'en conjure , que ces animaux féroces dévorent des hommes qui suivent ta loi. Ma fragile nature se révolte quand je pense que le corps immonde de ces barbares va bientôt servir de tombeau aux chairs que tu

purifias dans les eaux salutaires du bap-
tême. »

Le ciel entendit ses gémissemens, et tandis que le féroce sacrificateur levait déjà sa pesante massue, tandis que le patient fermait les yeux et pâlisait, la foudre, arrivant sur son char de feu, jeta l'épouvante dans l'assemblée; la nature frémit, les monts s'ébranlèrent, et les rocs, se détachant de leur cime, brisèrent les arbres dans leur chute. Mais ce qui surtout effraya les barbares, ce fut le bruit de guerre qui retentit jusque dans la plus profonde des vallées.

Des pierres, des flèches, des dards obscurcissent l'air. Caché derrière un tertre voisin; derrière une forêt épaisse, l'ennemi fait pleuvoir la mort sur les barbares stupéfaits. La fureur les menace, le péril les environne et la tourbe

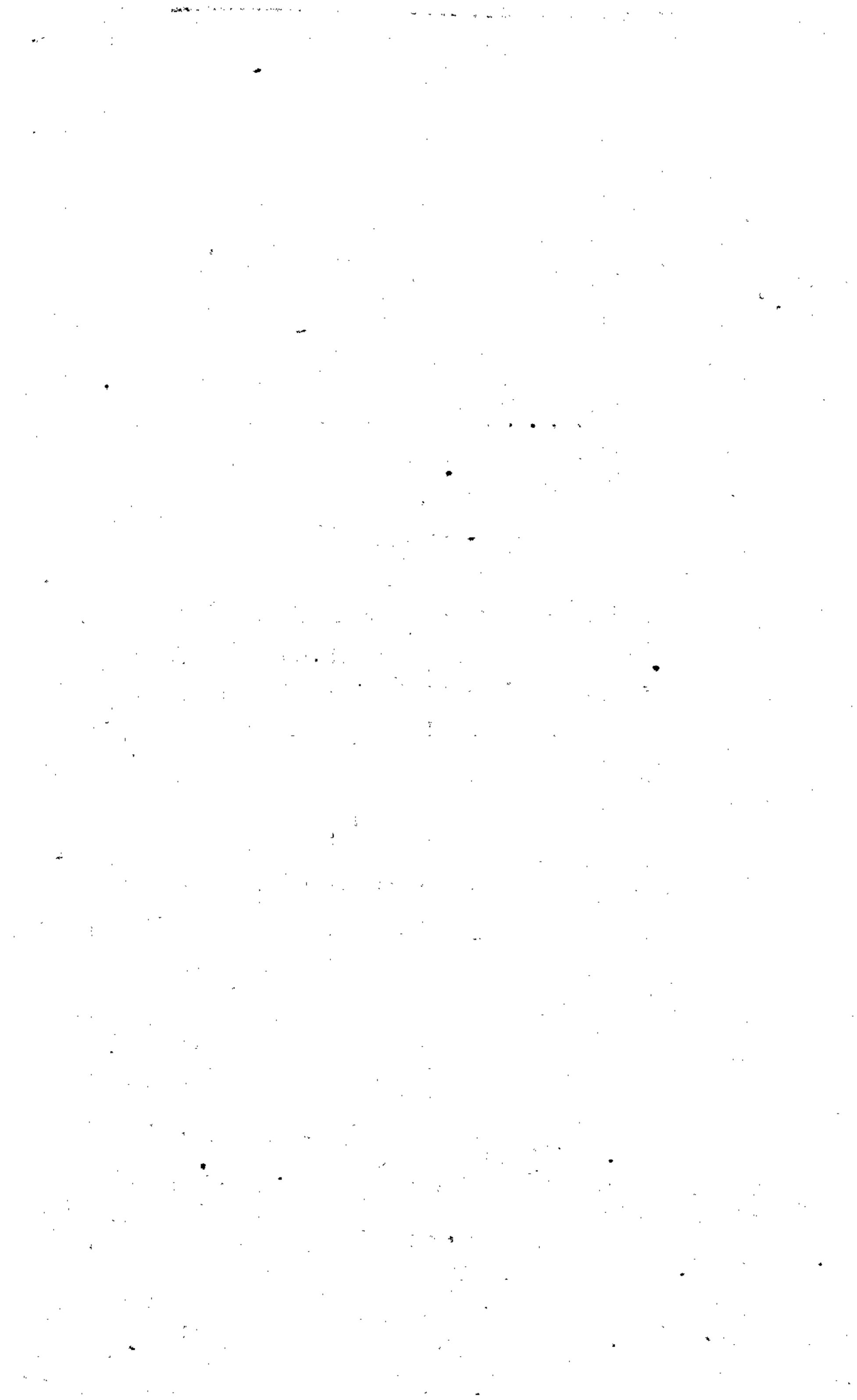
cruelle, qui se préparait à massacrer, se voit massacrer elle-même presque sans résistance.

Quel ennemi terrible avait produit dans ces lieux un si prompt changement? C'était Sergipe, prince vaillant, suivi d'une armée presque aussi vaillante. Bon, juste, clément, ce guerrier, se faisait chérir de ses peuples. Il venait combattre Gupeva, tyran cruel qui régnait alors sur les villages, dont les cabanes couronnaient la rade délicieuse de Bahia.

Partout le Bahianais tombe au pouvoir du vainqueur. Le nécromant exhale son âme impure dans le feu qu'il a lui-même attisé. La foule invoque la clémence de Sergipe. Pour lui, jetant un regard de bonté sur les Européens captifs, il ordonne qu'on brise

leurs liens, et que, les conduisant dans ses États, on n'épargne rien pour adoucir leur esclavage.

Mais ces malheureux, perdus dans l'immense désert, au fond des bois vierges, sur la crête des monts inaccessibles, furent, si l'on en croit la renommée, ou dévorés par les tigres, ou livrés à l'infâme appétit des barbares. Cependant on n'a pu recueillir à ce sujet aucun renseignement positif, et le souvenir de leur fin douloureuse s'est aussi promptement effacé que les traces que leurs pieds avaient empreintes sur le terrain sablonneux de ces vastes solitudes.





*. . . . Entranc'o na solita caverna,
Cobre de ferro a valerosa fronte,
Ilum peito d'aço de firmeza eterna,
E o ceuto, onde a frêche se desponde.*

**Entrant dans la caverne, il couvre d'airain son front
valeuroux, il revêt sa poitrine d'un acier dont la
trempé est immortelle, il embrasse un écu contre le-
quel la flêche vient s'émousser.**



CHAPITRE IV.

L'ARMURE.

C'était l'heure où le soleil, dans la carrière du brûlant zénith, darde perpendiculairement ses rayons, et efface sur la terre l'ombre qui accompagne les corps, lorsque Diogo vit les bourreaux pénétrer dans sa grotte et lui enlever ses amis. A la bruyante arrivée des barbares avait succédé l'amertume des adieux les plus déchirans. Puis tout

était rentré dans le silence, et le héros, assis seul devant l'immense plage, flottait en mille pensées que la douleur rendait terribles, que l'épouvante rendait plus terribles encore.

Il lui semble voir les sauvages s'abandonner à leur fureur, à leur voracité. Il croit entendre l'agonie de ses compagnons, et prévoit sa destinée d'après celle dont il les suppose victimes; mille projets se présentent à lui, il ne sait auquel s'arrêter. Fuir - t - il ? Mais dans quel lieu ? S'opposera - t - il à l'entreprise des barbares ? Fondra - t - il sur eux au moment où ils préparent leur affreux sacrifice ? Mais il est seul et la maladie a dépouillé ses membres de toute leur vigueur.

« Heureux, cent fois heureux, s'écrie-

t-il, ceux de mes amis qui, en butte aux fureurs de l'Océan, exhالèrent au fond de ses abîmes une vie exempte de supplices, et qui n'ont point éprouvé les angoisses cruelles qui me déchirent ! Le ciel n'avait donc réservé qu'à moi cette épouvante, cette horreur, ces tourmens ? N'ai-je échappé, grand Dieu, à tous les périls de la mer que pour devenir la pâture de ces animaux féroces ?

• Tandis qu'ils se disputent peut-être les membres de mes frères, moi, faible, abattu, consumé par une fièvre ardente, je ne puis voler à leur secours. Ah ! si toute ma force ne m'avait pas abandonné, si ma main débile ne refusait pas de seconder l'énergie de mon cœur, avec quelle joie j'irais fondre sur ces sauvages réunis, troubler leur fête cruelle, rompre leurs rangs

épais, et, faisant de ces misérables une immense boucherie, faire voler sous mes coups leurs jambes, leurs bras, leurs poitrines et leurs têtes!

• Mais dès que ta faiblesse élève un mur d'airain entre tes ennemis et toi, qu'attends-tu encore, malheureux Diogo? Et puisque ta mort est certaine, pourquoi ne pas marcher à sa rencontre? Les forces te manquent pour la supporter? Mais un esprit robuste les remplace avec avantage et trouve en lui-même des ressources qu'on ne lui soupçonnait pas dans les jours de calme et de bonheur. La main du ciel s'appesantit sur moi, recevons le coup fatal sans pâlir, tombons, s'il le faut, mais que ce ne soit pas sans être vengé.

• Et pourquoi ne pas espérer que ce peuple grossier, voyant les terribles ef-

fets de l'épée et du mousquet, reculera d'épouvante dans cette lutte inconnue, et se croira menacé par un pouvoir plus terrible encore? Oui, si je me saisis des armes que j'ai sauvées du naufrage et que je conserve dans cette grotte, si je prends mon bouclier, ma cuirasse, mes gantelets et mon casque, qui sait si aucun d'entr'eux me résistera? Qui sait si mon aspect seul ne les aura pas soumis avant qu'ils aient senti l'atteinte de mon glaive? »

Il dit, et entrant dans la caverne solitaire, il couvre d'airain son front vaoureux, il revêt sa poitrine d'un acier dont la trempe est immortelle, il embrasse un écu contre lequel la flèche vient s'éteindre. Ainsi bardé de fer il ne craint déjà plus quiconque osera le défier en champ clos. Sa main agite

une longue hallebarde, une épée brille à sa ceinture, un mousquet retentit sur ses épaules.

Il sortait ainsi de la grotte quand à ses yeux se découvre la montagne couverte de barbares. La crainte se lit sur leurs fronts. On reconnaît qu'ils sont en fuite, en déroute. Les uns s'efforcent de franchir la cordillère sourcilleuse, d'autres se cachent au fond des bois, dans l'épaisseur de l'herbe. Beaucoup enfin, croyant se soustraire à la mort, accourent à la caverne comme dans une forteresse inexpugnable.

Mais le prudent Diogo, à qui son séjour parmi les barbares a suffi pour retenir bien des mots de leur langage grossier, choisit une position où il puisse combattre en toute assurance, prête une oreille attentive au moindre bruit, cher-

che à pénétrer le sort de ses camarades, et demeure comme suspendu entre l'espérance et la crainte.

Parmi les fuyards s'avancait Gupeva, l'œil abattu et le front couvert de poussière. Il promène ses regards avec inquiétude, aperçoit le guerrier bardé de fer, frémit à cette vue et ne pense plus à la défaite qu'il vient d'éprouver. Il s' imagine qu'un des anhangas de la montagne noire (*) s'est caché dans les entrailles de ce grand fantôme; il n'ose fixer les yeux sur lui, il se trouble et se jette par terre en demandant grâce.

Tous les sauvages qui le suivent tombent avec lui. Ils ne savent que penser

(*) Esprits infernaux chez les peuples brésiliens.

de cette figure inconnue dont la main brandit cette énorme lance, et dont le front est défiguré par ce casque belliqueux. Comme pour ajouter encore à tant d'horreurs, une voie menaçante s'échappe des fentes de la visière. Elle leur paraît plus terrible que celle de l'ouragan qui déracine les palmiers du désert.

Les barbares, prosternés, stupéfaits, accablés, ne donneraient plus aucun signe de vie si la frayeur n'agitait tous leurs membres, comme ces vertes branches que la brise du soir fait frémir dans l'épaisseur du feuillage.

Diogo ne tourne point contre eux ses armes. Il conçoit l'espérance de les soumettre par terreur ou par adresse. Il lève la visière de son casque, et courant à leur rencontre il leur montre

un visage souriant. « Levez-vous, leur dit-il, » et en leur parlant ainsi sa main secourable les arrachait de la poussière.

Gupeva, que ses vêtemens faisaient distinguer de la foule de ses sujets, Gupeva, le chef puissant d'une nombreuse tribu, saisi d'horreur à la vue d'un spectacle si nouveau pour lui, restait sur pied, tout tremblant, sans voix et presque sans connaissance. Peut-être fût-il tombé de nouveau, si Diogo, le soutenant dans ses bras, ne lui eût jeté au visage quelques gouttes d'une eau fraîche qui serpentait aux environs.

« Ne crains rien, Gupeva, ajouta-t-il d'un ton plus affable, ne crains rien et reprends haleine. » Suppléant ensuite par des signes à ce qu'il ne peut exprimer, il lui donne à entendre que tout cet attirail guerrier, s'il dompte les en-

nemis, sert également à protéger les amis véritables ; et que ces armes bellicueuses ne sont jamais dirigées contre ceux qui ne se nourrissent pas de chair humaine. « Ainsi, dit-il , si vous ne jurez pas tous sur-le-champ de n'en plus manger, je vous réduits en poudre ! » Et en prononçant ces mots il frappait la terre, et son front se relevait menaçant.

« Gupeva, s'écrie-t-il encore, prends ces armes, elles ne te feront aucun mal. Et en parlant ainsi il lui mettait à la main sa lance, son épée, et couvrait sa tête du casque étincelant. L'horreur s'affaiblit alors par degrés dans l'âme du barbare ; son courage se ralluma insensiblement, il revint à lui-même, et reconnut où il était, qui l'entretenait, et quelle assurance on lui donnait pour sa vie.

« Si de derrière les montagnes (*), réplique le barbare, le grand Tupa t'envoie dans ces lieux; si tu es l'ami de cet être surnaturel qui commande aux nuages d'obscurcir le jour, et à la lumière de réjouir le monde; si tu viens de ces rivages où dort le soleil; si tu apportes enfin à Bahia les dogmes de quelque loi nouvelle, tu trouveras dans ma hutte des femmes, les produits de notre chasse et de notre pêche, des fruits et de la chair humaine. »

« De la chair humaine? répond Diogo, en s'efforçant de suppléer par le

(*) Les Brésiliens croient que le lieu des récompenses et des peines éternelles est situé au-delà des montagnes qui séparent le Brésil du Pérou.

geste et la voix au peu de connaissance qu'il a de la langue ; si j'aperçois quelqu'un de vous s'abandonner encore à cette infâme habitude , je livre vos villages aux flammes , et je fais couler dans vos campagnes des fleuves de sang . »

« Mais , lui répond sur-le-champ le barbare , si les vers doivent nous manger un jour , ne vaut-il pas mieux que nous nous déroptions à cette horrible destinée en nous mangeant nous-mêmes ? »

« Le corps de l'homme , dit le sage Portugais , n'est pas semblable à celui de la brute. Dès que l'étincelle de la vie commence à l'animer , il devient la demeure d'une intelligence supérieure , émanation précieuse du grand Tupa. On l'ensevelit dans la terre , comme la semence qui , pour renaître , a besoin de

se décomposer; mais un temps vient où cette étincelle céleste, réunie au corps, partage de nouveau son existence, et se plonge avec lui dans un océan de délices.

« La lumière de la raison suffit pour condamner votre infâme coutume; car si votre horrible appétit se jette de préférence sur ces mets affreux, seul il doit parvenir à éteindre l'humaine espèce. La rudesse ou la méchanceté détruit en vous jusqu'à l'apparence de l'instinct universel, tandis que chez tous les autres mortels ce n'est qu'avec effroi qu'on entend dire qu'un homme en égorge un autre pour se repaître de son corps. »



*Não mui longe do mar na penha dura
A boca está de hum antro mal aberta,
Que horrivel dentro pela sombra escura,
Toda he fóra de ramas encuberta.*

Non loin de la mer, dans la roche dure, s'ouvre une
caverne hideuse dont l'entrée est tapissée de larges
rameaux, et dans laquelle règne une obscurité qui
glace d'effroi.



CHAPITRE V.**LA CAVERNE.**

Diogo, en entretenant Gupeva, le conduisait à sa caverne, et la multitude des barbares les suivaient, en examinant ces lieux qui ne leur étaient pas inconnus. Le chef indien, de son côté, écoute tout, considère tout, mais l'horreur qui l'a saisi ne s'efface pas encore; il contemple les armes de l'Européen,

en approche une main furtive, les touche et s'éloigne.

Déjà la nuit étendait son voile noir sur la brillante atmosphère ; l'oiseau se reposait dans son nid, le lion dans son antre , et le sommeil, adoucissant la douleur des mortels , versait son doux enchantement sur leurs paupières apesanties. Diogo seul ne dort pas : un soin important occupe son esprit ; il rêve aux moyens qu'il emploiera pour dompter la fureur de ces peuples insociables.

Afin de dissiper les froides ténèbres qui remplissent sa grotte , il prend l'acier industriel qui fait jaillir l'étincelle des entrailles de la pierre. A l'aspect du feu , la tourbe sauvage s'arrête étonnée ; ils admirent, et cette mèche subitement allumée , et ce vase plein

d'huile qui la reçoit et l'alimente : effets miraculeux qui jettent la terreur dans leurs âmes. Cette flamme, ils s'imaginent qu'elle est descendue de l'Empirée, ou que Diogō, par un pouvoir surnaturel, l'a fait naître dans ses mains.

La coutume de ces barbares, pour se procurer du feu, était de frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois, jusqu'à ce que la vertu électrique fit jaillir la lumière, ce qui n'arrivait qu'à la longue et avec beaucoup de patience. Mais, observant que, sans le secours du bois, la flamme était produite comme par enchantement, ils partageaient l'erreur de toute la Grèce à l'égard de Prométhée.

Déjà la lampe a chassé l'obscurité de la caverne ; ils aperçoivent ce que

Diogo a sauvé du navire ; des vêtemens, des armes, et, plus au fond, des barils de poudre. Munis d'une lanterne qu'il leur confie, ils examinent tout avec une stupide curiosité, sans que l'avarice trouve aucun accès dans leur âme, sans que l'or et l'argent exercent aucun pouvoir sur leurs cœurs ingénus. Heureuse nation, qui ne sait pas encore ce que c'est que la soif des richesses !

Mais entre les principaux objets qui fixent son attention, Gupeva, en extase, a remarqué un tableau environné d'un cadre précieux, suspendu au rocher et présentant la consolatrice des pécheurs. Il ne peut comprendre si cette image est vivante ; mais ses traits divins lui font croire que l'objet dont elle rappelle au moins le souvenir, doit être l'épouse ou la mère du grand Tu-

pa, si le grand Tupa peut avoir une épouse ou une mère.

« Cette figure, dit le cacique, si parfaite et si touchante, ne représente-t-elle pas, par hasard, quelque beauté sans pareille, que le grand Tupa daigne admettre dans sa couche nuptiale? Ou, par un miracle que nous ne comprenons pas, lui devrait-il la naissance, lui qui s'assied sur le soleil par delà les cieux? Personne peut-il être instruit d'une généalogie si sublime? Quoi qu'il en soit, s'il doit le jour à une mère, c'est bien certainement à la divinité que j'aperçois. »

Le pieux Lusitanien, ravi d'entendre de pareilles vérités sortir d'une bouche aussi ignorante, adorait le souverain mystère auquel le sauvage venait de rendre hommage sans le savoir : « Le

Créateur du ciel, lui dit-il, ne peut avoir de mère, mais Dieu étant éternel s'est fait homme, et une jeune fille, sans perdre sa fleur de virginité, l'a porté neuf mois dans son sein. C'est elle qui souleva pied la lune, et qui est la digne mère du grand Tupa, la mienne et la vôtre. Demandons-lui donc, à cette mère céleste, qu'elle nous défende des pièges qui nous environnent ; qu'elle vous donne une oreille docile à mes conseils ; recommandez-vous à elle ainsi que votre peuple.

En parlant ainsi, le héros tombe à genoux, et Gupeva, subjugué, se prosterne à son exemple ; l'un lève les mains au ciel, et l'autre les étend. Diogo pleure, et sur-le-champ un torrent de larmes inonde le visage du barbare.

Mais, croyant dans sa simplicité que l'image sainte est vivante, qu'en sa qualité de mère du grand Tupa elle sait tout, il mesure son pouvoir à sa gloire, répète dévotement ce qu'il entend dire à Diogo, recommande son cœur à la mère de Dieu, et tandis qu'il prie, abandonnant sa tête à ses bras, la fraîcheur de la grotte et une trop longue contention d'esprit lui ferment insensiblement les paupières.



..... *Aves fugitivas,*
Que humas frôchava no ar, e outras em laços
Com arte o ceçador tomava vivas.

L'oiseau fugitif n'était pas plus épargné que le quadrupède. La flèche allait tantôt le chercher dans l'épaisseur des nuages, tantôt l'adroit chasseur le prenait tout vivant dans ses filets.



CHAPITRE VI.

LA CHASSE.

Déjà, sur l'horizon empourpré et tremblant, l'aurore semait à pleines mains ses plus belles roses, et le soleil, se levant sur le mont opposé, dispersait de toutes parts sa lumière créatrice; on entendait sur le bord des fontaines les oiseaux qui saluaient le jour de leurs concerts harmonieux, et les mortels, secouant les chaînes du sommeil, cou-

raient de nouveau à leurs occupations ordinaires.

Gupeva se réveille, doux, sensible, ayant totalement abjuré cette férocité brutale qui répandait l'effroi devant lui. Il rassemble la multitude frémissante qui a campé autour de la grotte, se place au milieu de ses flots épais, et la voyant attentive et silencieuse : « Vail-lans Paiaias (*), s'écrie-t-il, race, de père en fils, énergique et courageuse, si, surpris hier par le vil Sergipe, notre quartier principal fut livré au pillage,

(*) Titre honorifique des Brésiliens, et qui équivaut à ceux de *nobles* ou de *hauts seigneurs*. Comme les Grecs et les Romains, les chefs de ces peuplades ont coutume d'adresser de fréquentes harangues à leurs guerriers.

nous avons été enveloppés, mais non pas vaincus. Ce n'est point une victoire, c'est la trahison d'un ennemi sans force. Il savait, par sa propre expérience, et par les coups que je lui ai portés, avec quelle fureur je me précipite dans la mêlée, et sûr, de ne pas l'emporter sur moi sans perfidie, il a choisi le moment où j'avais déposé les armes pour fondre sur nos cabanes, le fer et la flamme à la main.

• Ombre du grand Tatú (*), dont le sang bout dans mes veines, et dont je conduis l'invincible lignée au plus fort des combats où sa présence jette l'é-

(*) Animal dont nous avons déjà parlé, et dont le père de Gupeva avait pris le nom, à l'exemple de beaucoup de sauvages du Brésil.

pouvante, le carnage et l'horreur, pour que la gloire de ton nom se perpétue sans tache, et que la rade de Bahia en retentisse à jamais, tu nous envoies, des climats éloignés où finit le monde, un Imboaba (*) qui brûle de nous secourir.

• Tu as changé sa douce chair en airain; tu as voulu que sa main allumât et fit briller la vive flamme que Tupa nous envoie; Tupa, qui régit le ciel et garde le monde. Par lui je serai toujours vainqueur; il me tarde de l'accompagner sur le champ de bataille, d'y trouver mon lâche ennemi, de l'attaquer, de l'abattre et de dévorer ses membres palpitans.

(*) Nom que donnent les sauvages du Brésil aux Européens.

» Savez-vous, mes braves Tapuias (*) que nos pères, nos frères et nos fils, tombant sous leurs massues sanglantes, au moment de quitter la vie nous appelaient à la vengeance? Vous n'avez pas, non plus, oublié, j'en suis sûr, quel carnage mes mains fumantes ont fait mille fois de ces misérables; et dans combien d'occasions, sur le vaste champ de bataille, je vous ai servis pour délicieuse nourriture des morceaux de ces lâches adversaires.

» Mais l'étranger ne mange pas de chair humaine, il ne consent pas même à ce que nous en mangions. Tout autre viande lui est indifférente; il se nourrit d'oiseaux, de quadrupèdes, de tatus, de

(*) Peuplade brésilienne encore existante.

pacas , de coatis (*). Témoignons-lui donc notre amitié en livrant à son bras tout ce qui respire dans les vastes forêts de Bahia ; sortons à la chasse, et pour commencer à remplir envers lui les devoirs de l'hospitalité, que ce que nous tuerons lui soit offert dans un banquet splendide. »

Il dit et la troupe se disperse, mais en ordre, sans confusion, et étendant à droite, à gauche, ses ailes prodigieuses. Les uns tiennent, le long d'une baguette recourbée, le lacet où s'embarasse l'imprudent oiseau ; d'autres, sur leurs larges épaules, ou entre leurs bras nerveux, portent des pièges de différentes es-

(*) Divers animaux qui peuplent les forêts du Brésil. (B.)

pèces; d'autres enfin enduisent de glu les longues branches du palmiste sur lesquelles vient se percher le perroquet folâtre.

Le reste est armé de flèches, qui, à peine lancées, frappent dans l'air l'oiseau fugitif, ou qui, dans une embuscade, au fort d'une mêlée, font à l'ennemi de profondes blessures. Pour présider à tout, pour tout voir, Gupeva passe sur le front de sa redoutable troupe, et Diogo l'accompagne, résolu de partager avec lui les fatigues de la journée. Il n'a pris d'autre arme offensive que son mousquet; mais, devançant l'avenir et se munissant contre l'ombre même du danger, il a passé à son bras le terrible bouclier contre lequel s'émousse le dard le plus rapide.

Cependant l'adroit peuple des chas-

seurs a pénétré en silence dans ces vieilles forêts, où la panthère cache sa famille. Quelques hommes se glissent le long des halliers, d'autres couronnent la crête des montagnes. A un signal de Gupeva, le cercle se forme, s'unit, se resserre et presse d'un immense cordon le gibier surpris et épouvanté. Des cris confus s'élèvent alors de toutes parts; l'espace que laissent les chasseurs diminue insensiblement, et la main peut déjà saisir les vaincus, exercice délicieux, bien préférable, selon moi, aux alimens qu'il procure.

Les oiseaux n'étaient pas plus épargnés que les quadrupèdes. La flèche allait chercher les uns dans l'épaisseur des nuages, le chasseur prenait les autres tout vivans dans ses lacets. Un d'eux cependant bravait d'une aile légère l'at-

teinte du javelot, quand Diogo, le visant avec son mousquet, le frappe dans les hauteurs aériennes et le fait tomber sans vie à ses pieds.

La foule était loin de s'attendre à cet horrible bruit. Saisie d'épouvante elle se précipite le front contre terre; la flamme, le fracas ont glacé tous les cœurs. De même que le tonnerre, escorté de sinistres éclairs et de longs craquemens, assourdit le voyageur près duquel il tombe, de même Gupeva s'arrête pétrifié, croyant que l'arme inconnue vient de vomir l'affreux orage qui s'était formé dans ses entrailles.

Tous, prosternés dans la poussière, jettent des cris déchirans; ils craignent que la foudre ne les anéantisse; ils répètent dans leur stupide horreur, *Tupa! Tupa! Caramuru!* Ils sont prêts à ho-

norer comme un dieu celui qu'ils voient commander à l'ouragan terrible, surmonter le tumulte des combats, lancer la flamme, et tout embraser autour de lui.

Le bruit s'est répandu que, depuis ce jour, le sage Diogo ne reçut de ces barbares d'autre nom que celui de *Caramurú* : que le prononcer suffisait pour dompter leur fougue et les remplir d'effroi : le Brésil voulait ainsi désigner, dans l'Européen, un dragon vomé par les mers. Telle a dû être aussi, dans l'antique Grèce, l'origine de tous ces dieux que Rome adopta plus tard, et dont le culte se répandit de la ville immortelle dans presque tout l'univers.

Le courageux Romain, le sage Grec ont eu les mêmes commencemens que l'Américain barbare. Le stratagème de

Diogo n'est pas plus grossier que celui de Salmonée, ou de ce petit roi de Crète dont ses sujets firent le grand Jupiter. Nous, qui nous moquons de ces pauvres peuplades du Nouveau-Monde, si nous creusons bien le sol de l'ancien continent, qu'apercevrons-nous derrière les images des héros et des demi-dieux? Rien que d'autres sauvages.

Une propension ordinaire à l'homme dans l'état de nature est de dépasser toutes les bornes de l'admiration chaque fois qu'un objet nouveau frappe ses yeux. C'est ainsi que quelque obscur forgeron sera devenu le dieu de l'Etna; un soldat courageux le dieu de la guerre; un mortel enfin, qui employait le soufre et le feu à d'autres usages que ses contemporains, le dieu qui lançait le tonnerre. Hercule, et Thésée,

et Jason n'ont pas eu, sans doute, une origine plus brillante.

Avec quel transport plus ardent la lyre sonore ne célébrera-t-elle pas le héros pieux et juste qui, jeté par le hasard au sein d'une nation aveugle, ne travaille qu'à la conquérir à l'humanité! Si l'univers n'entoura trop souvent de ses respects qu'un tyran dont la gloire reposait uniquement sur le crime, combien le titre de grand n'appartient pas mieux au mortel, ami de la vertu, dont le plus ardent désir est de réveiller un cœur humain sous une enveloppe barbare!

Telles étaient les pensées du grand Caramurú à l'aspect de cette multitude féroce qui, prosternée à ses pieds, le vénérât comme un dieu : source trop ordinaire d'idolâtrie chez presque tous

les peuples. Mais Diogo, qui ne veut point recourir à d'aussi coupables artifices, rejette d'autant plus leur culte qu'il est sûr de maîtriser leurs cœurs par la seule épouvante.

« Je ne suis, leur dit-il, que l'humble esclave du grand Tupa, et, comme vous, je m'humilie en sa présence. Mais le trait brûlant dont je foudroie mes ennemis vous prouve que je suis le fils de la tempête. » Il se tait et ajoute bientôt avec force : « Du milieu de l'éclair où je brille, j'embraserai impitoyablement quiconque osera refuser à Gupeva l'obéissance qui lui est due. »

Et aussitôt, prenant un visage riant, il tend une main amicale à ce cacique qui, glacé d'horreur à la vue de l'affreux projectile, gisait encore dans la poussière, sans connaissance et sans

force. « Abjure toute contrainte, lui dit-il, ce bras terrible ne s'armera jamais que contre celui qui, sachant que je suis ton ami, serait assez audacieux pour se déclarer ton adversaire. »

Le pauvre Gupeva reprend courage en sentant une main secourable qui le rappelle à la vie. L'expérience lui prouve combien Diogo l'aime sincèrement, mais, regardant avec effroi l'instrument dont il est armé, il craint toujours qu'il ne lance encore le feu dévastateur. L'Européen le laisse dans sa croyance, afin que, retenu par la frayeur, personne n'ose approcher le mousquet de trop près.

Pour affermir encore les barbares dans leur erreur, il confie à l'un d'eux son arme, qui n'est pas chargée, et lui dit : « Celui qui ne trame rien con-

tre moi peut, sans péril, toucher à ce tonnerre; il reposera dans sa main et n'éclatera jamais avec ce bruit affreux qui fait trembler la terre; mais si quelqu'un de vous oublie les égards qui me sont dus, sa trahison aura pour prix une peine amère, et la tempête, les éclairs, la foudre, le feu auront bientôt réduit tout son corps en poudre.

» Que je veille ou que je dorme, sentinelle toujours attentive, le feu caché garde mes jours, et quiconque oserait méditer contre moi le moindre outrage, aurait bientôt payé de sa vie sa coupable trahison. Mais si je n'ai personne à punir, une femme, un enfant, le mortel le plus faible de votre tribu pourra tenir mon tonnerre sans craindre qu'il ne mugisse.

» Gardez-vous donc de conserver au

fond de l'âme la moindre pensée qui me soit contraire, car vous verriez aussitôt la foudre que vous portez se réveiller à ma voix, et ne s'éteindre que lorsque votre ruine serait consommée.»

Gupeva frémit à ce discours, son front suppliant s'incline devant Diogo. Il est bien déterminé à ne manquer en rien à la foi qu'il a jurée à son nouvel ami, et à ne rien tenter qui puisse déplaire à un être qui a le tonnerre à ses ordres. Ce cacique, si puissant avec les siens, si faible devant l'étranger, rassemble les escadrons épars de son peuple, et supplie le grand Caramurú de venir choisir une case dans le village où il commande. « Laisse, lui dit-il, ta grotte obscure que les flots menacent sans cesse de leur courroux, monte avec nous dans ces contrées riantes où ma

**nation a construit ses vastes demeures.
Ne crains rien de mes sujets; belliqueux
et braves avec ceux qui les défient, ils
ne seront pour toi que d'humbles vas-
saux, que de respectueux esclaves. »**



*No lugar da cabana, em que descança
Menos de gente, e multidão confuso,
Põe a rede Gupeva, que o convida
De rica e mole pluma entre-tecida.*

Gupeva lui-même, choisissant dans une des cabanes l'espace où repose une foule moins considérable, où la confusion est moins grande, et d'où s'élèvent moins de clameurs, suspend pour son hôte un hamac tissé de plumes molles et éclatantes.



CHAPITRE VII.

LE VILLAGE AMÉRICAIN.

Au fond de la baie s'élève une plaine assez étendue, que des arbres, aussi vieux que la terre, environnent, en formant un retranchement naturel dont l'accès est presque impénétrable. Là se montre le bourg indien composé de huit cabanes disposées en carré, et construites, selon l'usage, avec des troncs

d'arbres, des branchages, des liens d'osier et des roseaux.

Chacune de ces cabanes, dont la masse est énorme, court en ligne parallèle avec la cabane voisine ; elles sont beaucoup plus longues que larges ; on n'y voit ni lambris dorés ni colonnes de marbre. Leur toit, qui se termine en pointe et qui est couvert des feuilles jaunes du palmier, perce l'épaisseur de l'ombrage environnant, et chaque demeure abrite de six cents à mille personnes.

Comme le vieux Noé au fond de son immense barque rassemblait les plus féroces animaux qui, dans cet asile, vivaient heureux et oubliaient leurs cruelles habitudes, ainsi le grossier Tapuya, en pénétrant dans sa longue cabane, a déposé toutes ses idées de

meurtre et de vengeance. C'est là qu'il dort, qu'il mange, qu'il médite, qu'il redevient homme; c'est là que, cédant à la voix de la nature, il presse sa compagne dans ses bras amoureux, et distribue à ses enfans ses plus douces caresses.

Dans l'intérieur de cette vaste demeure, à chaque pas un hamac se balance, suspendu de l'un à l'autre pieu; là le corps fatigué se repose des travaux de la chasse ou de la guerre; là la licence maritale cache ses mystères. La fille dort dans les bras de sa mère en un hamac particulier, et, chose extraordinaire, dans cette habitation commune, jamais un de ces sauvages n'osa porter atteinte à l'honneur de la femme ou de la fille de son voisin.

Là, quand arrive pour l'épouse fé-

conde le terme heureux de sa délivrance, jamais on n'oublie d'aller porter le nouveau-né dans le hamac de son père, qui reçoit les félicitations de ses amis et de ses parens, et comme si la femme n'éprouvait aucune souffrance, c'est à l'homme qu'on prodigue les soins les plus tendres, c'est lui dont on cherche à adoucir les feintes douleurs. On dirait, à voir les visages froids et sérieux qui l'entourent, que tout cela n'est point un jeu et que l'enfant est réellement sorti de ses flancs déchirés.

Dès que le nouveau-né a pris place dans le hamac paternel, on lui peint le corps en noir et en rouge, on suspend à ses petites épaules un arc et un carquois plein de flèches aiguës; on place à son côté un poignard de pierre, et puis, comme s'il en:endaît les dis-

cours qu'on lui adresse, son père lui recommande d'être obéissant et courageux, de savoir se venger et de ne jamais fuir.

On lui donne ensuite un nom pris, ou dans quelque ressemblance qu'on observe en ses jeunes traits, ou dans quelque vertu qu'on souhaite qu'il pratique un jour, ou enfin dans quelque difformité qu'on remarque en sa jeune existence. Souvent ce nom est imprimé sur son front ou gravé avec un brillant vernis dont ils aiment à se teindre le corps. Enfin il n'est pas rare de voir des parens donner à leurs fils des noms de bêtes féroces, de plantes ou de fruits.

Sur ces entrefaites et bientôt après sa délivrance, la mère se remet à l'ouvrage comme si elle s'était toujours bien portée, et, sans d'autres secours que

ceux de la prévoyante nature, elle reparait au milieu de ses compagnes, brillante de santé et aussi robuste, aussi légère qu'auparavant : heureuse nation si, à cette éducation sobre, elle joignait les trésors d'une foi pure ; car ce qui, selon moi, nous rend encore plus faibles que les soucis ou les chagrins, ce sont les soins trop délicats, ou les précautions trop minutieuses.

Le fils adulte accompagne à la chasse ou à la pêche son père, que le soin de pourvoir à la nourriture de sa famille arrache de bonne heure à son habitation. Celui-ci apporte à sa compagne le poisson ou la chair fraîche, et distribue aux enfans les fruits savoureux qu'il a cueillis en chemin. Il renouvelle sans cesse ses provisions, et par cette infatigable sollicitude il nous montre à

nous, peuples civilisés, quel homme qui refuse des alimens à un être auquel il a donné la vie, qui l'oublie, qui le délaisse, qui l'éloigne de sa présence, n'est plus un père mais un exécrationnable infanticide.

S'il arrive qu'un des hommes de la grande case vienne à tomber malade, ses amis, ses compagnons entourent aussitôt son hamac, ils s'interrogent, ils se consultent, ils ont recours à l'expérience éprouvée des vieillards, ils recherchent quelle herbe salutaire recèle un suc favorable au souffrant, ou, quand la fièvre ardente le consume, ils le saignent avec une dent aiguisée en forme de lancette.

Mais si le malheureux vient à lutter contre les horreurs de l'agonie, s'il ne reste plus aucune espérance de le sous-

traire à la mort, ce peuple sauvage considère comme une action pieuse de le délivrer du fardeau de la vie en l'écrasant sous la massue ou en le perçant de la lance. Si l'enfant s'éteint dès qu'il est arrivé aux portes de la vie, sa mère, sous peine de passer pour cruelle, doit ensevelir dans ses entrailles l'infortunée créature qu'on vient d'en arracher. (C.)

Tel était ce peuple barbare, tels étaient les usages que Diogo lui vit pratiquer dans son aveuglement. Le Lusitanien note avec soin tout ce qui le frappe, il espère s'en servir un jour pour arracher cette nation à une existence aussi grossière. Gupeva lui-même, choisissant dans une des cabanes l'espace où repose une foule moins considérable, où la confusion est moins grande, et d'où s'élèvent moins de cla-

meurs, suspend pour son hôte un riche hamac tissu de plumes molles et éclatantes.

Mais le silence n'est pas de longue durée. Une multitude de sauvages hideux, le corps bigarré de diverses couleurs et couvert de plumes bizarrement mêlées, a bientôt fait retentir l'habitation de ses terribles hurlemens. C'est un ancien usage par lequel ils croient préluder dignement aux saints devoirs de l'hospitalité. Aucun cependant n'ose encore s'approcher de Diogo, ils redoutent cette arme terrible qui dort à ses côtés, et de loin ils s'écrient en tremblant : *mair ma apadu* : sois le bien venu, noble étranger !

Les plus élevés en dignité, se décidant enfin à lui rendre leurs hommages, marchent vers sa couche, le serrent

dans leurs bras, et pressent avec respect son front sur leur poitrine, signal parmi eux de la plus sincère hospitalité. Ils le dépouillent ensuite de ses vêtements, ils l'étendent dans son hamac comme dans un lit moelleux, et, sans lui rien dire davantage, sans même l'écouter, ils cessent de troubler son repos et s'éloignent à petits pas.

Cette visite est suivie d'une autre, environnée de plus de pompe; une longue suite de femmes, parées ainsi qu'aux jours de fête, viennent, suivant la coutume du pays, s'offrir aux désirs de leur hôte, sans croire pour cela enfreindre les lois de la pudeur. Elles s'assoient sur le sol et félicitent l'étranger, en se couvrant le visage de leurs mains comme par modestie. Elles sont revêtues de feuilles si brillantes, que ce costume,

fourni par la simple nature, efface en éclat les tuniques les plus précieuses.

Paraît ensuite un sauvage qui semble remplir en ces lieux les fonctions de dispensateur des repas. Il demande à Diogo son nom, s'il a faim, ou si d'abord il désire quelque breuvage, et aussitôt, sans attendre de réponse, il étend sur le sol les mets qu'il a apportés, l'*uiçu*, espèce de farine à laquelle ils réduisent le poisson torréfié, de la viande crue et le délicieux *cauin* (*), qu'ils aiment avec passion.

Tous mangent gloutonnement, sans se regarder, sans s'adresser la moindre parole, sans se permettre la moindre dis-

(*) *Cauin*, breuvage semblable à la *calim-poeira*, dont nous avons déjà parlé.

traction. Ils se livrent avec un abandon si complet à leur voracité féroce, qu'ils en demeurent comme absorbés, et qu'à les voir on ne saurait distinguer si ce sont des brutes ou des hommes. Honteux excès de la misère humaine ! Confusion hideuse de l'appétit d'un être raisonnable avec l'instinct grossier d'un misérable animal ! Vice épouvantable, qui est devenu la source de tous nos maux !





*Põe-lhe de fuga os olhos, que abeirra ;
E ou de amante, ou tambem de ver gouhosa,
Hum tão bello rubor lhe tingo a cara,
Como quando entre os lirios nasce a rosa.*

Elle avait baissé ses timides paupières, et la présence de son amant, ou la pudeur avait répandu sur son visage un incarnat si vif, qu'on eût dit une rose qui naît dans une touffe de lis.



CHAPITRE VIII.

PARAGUAÇU.

Le repas achevé, la tourbe barbare s'écrie de nouveau : *Mairma apadu*, sois le bien venu, noble étranger ! Et la longue suite de femmes, se couvrant de nouveau le visage de ses mains, imite dans ses clameurs joyeuses les gémissements de l'infortune. Sur ces entrefaites, Gubeva, qui voit dans son nouvel ami une source intarissable de bonheur, al-

lume le feu sacré autour de la case où il repose, cérémonie hospitalière en usage chez les peuples américains.

Diogo pense que, dans cette coutume, se cache quelque mystère qu'il ne pénètre pas. Il se rappelle la flamme que le Chaldéen adore, le feu éternel des vestales, le culte que le Péruvien rend au soleil, et tant d'autres usages dont l'origine paraît être la même. Il apprend que la cérémonie religieuse à laquelle Gupeva vient de présider, a pour but d'éloigner du toit de l'hospitalité le nombreux essaim des esprits malfaisans.

Il veut encore recueillir sur ce sujet d'autres détails; mais il a épuisé le peu qu'il sait de la langue des sauvages, les gestes même commencent à lui manquer, lorsque, par un inconcevable

bonheur, il apprend qu'au village de Gupeva se trouve une aimable Brésilienne qui, dans Taparica, a jadis retenu bon nombre de mots de la langue lusitaniennne. Long-temps esclave des Portugais, elle n'est étrangère, ni au langage, ni aux mœurs de ce peuple.

Paraguaçu (tel est son nom) ne ressemble nullement à la nation barbare au milieu de laquelle le sort l'a fait naître. Son teint est aussi blanc que la neige; et partout où la neige manque la rose brille de tout son éclat. Son nez est bien pris, sa bouche petite, ses yeux étincelans, sa chevelure ondoyante. Dans les plis d'un manteau de coton elle enveloppe modestement son corps délicat, dont les grâces semblent avoir modelé les contours. Ce vêtement fait encore ressortir la beauté

de sa stature, et l'œil, malgré lui, s'égarait au travers du tissu.

Cette attrayante Américaine devait le jour à un puissant cacique des environs. Noble sans faste, aimable sans ornement, elle brillait sans prétention et séduisait sans efforts. Les Carijos qui l'entouraient la regardaient comme une merveille et n'osaient la profaner de leurs regards, ou si le coup d'œil de quelque sauvage plus audacieux s'arrêtait sur elle, un gracieux dédain repoussait cette espèce d'attaque; elle rougissait et un commencement de crainte se glissait dans son cœur ingénu.

Ses parens l'avaient destinée à être l'épouse de Gupeva, mais elle se déroba à ses yeux impatiens, et, ne se sentant aucun amour pour lui, elle n'ac-

ceptait de lui aucun gage d'amour. Ce feu si pur, si précieux est entièrement inconnu à ces nations barbares. Jamais dans leur âme grossière ne s'allume cette flamme céleste qui crée les humains. Gupeva, qui ne s'aperçoit point de sa répugnance, la traite sans amour mais avec respect.

Le brave Portugais désirait la voir afin qu'elle lui expliquât la langue qu'elle comprenait, et il regardait comme une faveur spéciale du ciel d'avoir trouvé le moyen de correspondre avec les peuples de Bahia; mais quand la belle Américaine se fut offerte à ses regards, quand il eut vu ce prodige de beauté, et contéplé la fraîcheur de ce gracieux visage, l'étonnement le rendit immobile et muet, une émotion semblable saisit Paraguaçu, et, en les exami-

nant, on eût cru voir deux rochers en présence.

Toi seul, ange tutélaire qui accompagnais Diogo, tu sais quels périls sa vertu courut en ce moment, et quelles flammes fougueuses allume dans une âme sans défense la douce étincelle d'un amour insensé. Il éprouve au fond du cœur cette angoisse cruelle que le temps ni la mort ne détruisent point, et c'en était fait de lui sans retour s'il n'eût eu la foi d'un chrétien et le courage d'un héros.

Mais, du haut du ciel, l'intelligence divine veillait sur lui. Sa douce inspiration amortit l'ardeur qui l'embrase, l'amour cède à la prudence, et la raison triomphe de la fougue des sens. C'est mal connaître Dieu, c'est mal obéir à sa conscience que de ne point regar-

der une pareille flamme comme fort dangereuse. Un épisode sacrilège ne souillera pas mon livre, et je ne me résoudrai pas à faire ici l'éloge d'un amour auquel la haine me paraît cent fois préférable.

Cette courageuse pensée avait traversé comme un éclair l'âme de Diogo. Il réfléchissait en lui-même sur l'utilité dont pouvait être, pour ses communications avec les sauvages, cette jeune fille que le ciel semblait lui avoir envoyée; mais comment échapper au péril qui environne cette beauté divine? comment n'être pas frappé du feu qui jaillit de ses regards? « Quel parti prendrai-je, se disait-il? je suis faible, elle est charmante; je suis libre, elle dépend d'elle seule. Ne balançons plus... Paraguaçu deviendra mon épouse.

• Céleste créature, ajouta-t-il en lui adressant la parole mais sans oser fixer sur elle ses yeux éblouis, fille enchantresse, va, ce n'est pas le hasard qui nous réunit en ces lieux; la main de Dieu t'a conduite en ma présence, et elle m'a fait traverser les mers pour t'aller trouver dans ce monde inconnu; c'est Dieu qui t'as appris dans ces climats lointains la langue de ma patrie, c'est Dieu, si un espoir trompeur ne m'abuse pas, qui brûle nos deux âmes d'un feu qui doit être éternel, si l'honneur lui sert constamment d'égide.

• Dès aujourd'hui, si le doux regard de tes paupières répond à la flamme de mes yeux, si l'émotion que nous cherchons à nous dérober est causée par le véritable amour, si c'est l'amour enfin qui fait couler les larmes qui brillent

sur ta joue, dès aujourd'hui la main d'une épouse pourra sentir avec quelle énergie mon âme correspond à la sienne. » — Il dit, et, étendant la main, il la lui offre. Elle, sans rien répondre, sourit et lui abandonne la sienne.

Elle avait baissé ses timides paupières, et la présence de son amant ou la pudeur avait répandu sur son visage un incarnat si vif, qu'on eût dit une rose qui naît dans une touffe de lis. Trois fois elle essaya de parler; trois fois sa langue resta muette. Son embarras ajoutait encore à sa beauté, et dans cette singulière rencontre ni l'un ni l'autre ne se connaissait plus lui-même.

Mais Diogo, réfléchissant bientôt à tout ce qui vient de se passer, appelle à son secours la grâce divine, et se promet bien de ne remplir les promesses du

présent que lorsque l'âme de la jeune Brésilienne sera devenue aussi belle que sa figure. Il lui rend son amour purifié, et exige d'elle qu'ils vivent dans une parfaite continence jusqu'à ce que la foi qui les unit ait été consacrée aux sources de la religion.

« Cher époux, lui répond la belle Indienne, j'ignore ton nom, mais je connais ton cœur, et, du moment où je t'ai vu, le mien a senti qu'il t'adorait. Je ne sais si c'était déjà de l'amour, si c'était du respect, mais de ce que j'ai éprouvé d'abord, de ce que j'éprouve maintenant j'ai conclu que nos deux âmes n'en formaient qu'une seule. Je suis prête à me régénérer dans tes eaux salutaires, ouvre-moi l'accès de tes temples, que mon peuple soit le tien,

que ton Dieu devienne celui de Paraguaçu.

« Tu me verras, mon ami, tu me verras toujours à tes côtés. Je veillerai sur toi quand le sommeil descendra sur tes paupières; je sortirai tout armé quand je te verrai prendre tes armes. Je te serai enfin aussi fidèle dans les fers que sur un trône. Ne crains pas qu'un autre que toi occupe jamais une place dans ce cœur où tu régnes tout entier. Toi seul; ô mon époux, toi seul seras toujours mon maître. »

Diogo lui tient le même langage, ils échangent les plus doux sermens, et en signe d'une constance éternelle leurs mains se serrent avec plus d'amour.


**Quem seja este grande ente e qual seu nome,
(Feliz quem saber pôde) eu cego o ignoro;
E sem que a empreza de sabello tome;
Sei que he que tudo faz e humilde o adoro.**

Heureux qui peut apprendre quel est cet être invi-
sible et quel est son nom! Dans mon aveuglement, je
l'ignore; et sans faire de vains efforts pour le décou-
vrir, je me contente de savoir qu'il a tout créé, et je
l'adore humblement,


Heureux qui peut apprendre quel est cet être invi-
sible et quel est son nom! Dans mon aveuglement, je
l'ignore; et sans faire de vains efforts pour le décou-
vrir, je me contente de savoir qu'il a tout créé, et je
l'adore humblement,

CHAPITRE IX.

L'EXISTENCE DE DIEU.

Déjà, aux confins éloignés de l'horizon, le soleil, dans son déclin rougeâtre, dorait d'un tiède rayon la cime des montsourcilleux, et l'ombre, s'épaississant par degrés, descendait paisiblement dans la vallée profonde. Les prairies, les ruisseaux ne réfléchissaient déjà plus qu'une teinte mourante, et la nuit, volant vers le Nouveau-Monde, lui appor-

tait sur ses ailes la brise du soir et ce sommeil délicieux qui suspend la douleur des mortels.

Assisé entre Gupeva et Diogo, Paraguaçu, avec sa grâce naturelle, servait d'interprète aux deux nouveaux amis. L'Européen demandait quelle était l'origine du feu sacré? quel en était l'usage? Et le bon cacique le lui expliquait avec candeur et ingénuité. « Dans la nuit, lui disait-il, ce feu remplace la lumière du jour : et comme le grand Tupa, tant que luit le soleil, éclaire le monde, de même, quand le soleil ne luit plus, il nous ordonne d'en offrir l'image aux hôtes que nous fêtons.

« Si, en péchant, tu provoques le mauvais esprit, soudain il s'irrite. Mais comme il est frère de la nuit et auteur des ténèbres, il abhorre tellement la

clarté, qu'à son aspect il s'enfuit. Si donc tu élèves ton cœur à la lumière éternelle, il n'est point de furies dans l'enfer qui osent t'attaquer, car il n'est rien qui les enchaîne plus que l'image des flammes éternelles qui les enveloppent.

Le pieux Diogo s'étonne de trouver dans ces peuples grossiers la connaissance des légions de l'Averne et il ne doute point que du ciel ne descende dans leur âme l'idée brillante d'un principe éternel. « Hôte généreux, dit-il à Gupeva, apprends-moi si tes sujets n'ont point quelque notion de la Divinité? s'ils ne l'honorent point par quelque culte extérieur? quel est ce culte? dans quel lieu ils le lui rendent? si ce Dieu existe seul ou s'il commande à d'autres dieux d'une espèce inférieure? »

« Qui oserait nier, répond Gupeva, qu'il existe un Dieu, un Tupa, un Être puissant qui gouverne le monde, quand nous voyons le nuage bruyant lancer la foudre vengeresse, et la mer s'irriter sur ses profonds abîmes? Qui peuple le ciel de tous ces globes lumineux? qui émaille la terre de toutes ces fleurs odorantes? et cette voûte azurée, vaste, infinie, qui l'habite, si ce n'est le grand Tupa?

« Qui commande à la pluie, à la grêle, au vent, à la tempête? à quelle voix obéissent-ils? quel bras les lance sur nos têtes? qui nous verse ces torrens de lumière qui éclairent le monde? qui répand sur nous ces ténèbres qu'environne l'horreur? et cet esprit, ami de la vérité, ennemi du mal, auteur de tout bien, cet esprit si grand, qui l'a

enfanté, si ce n'est cet Être incompréhensible, qui a vaincu le néant?

Heureux qui peut apprendre, qui il est et quel est son nom ! Dans mon aveuglement je l'ignore, et, sans faire de vains efforts pour le découvrir, je me contente de savoir qu'il a tout créé, et je l'adore humblement. Je ne doute pas qu'il ne dompte le ciel et la terre quand, semant l'esroi dans le faible cœur des humains, je le vois sur les nuages menacer du tonnerre et punir de la foudre.

Ce qui m'étonne seulement, c'est que, devant aimer l'ouvrage de ses mains, il laisse le monde infesté d'Anhangas, et ne fasse aucun effort pour délivrer l'homme de ces ennemis implacables. Comment est-il possible qu'il n'ait point enseigné à notre esprit igno-

rant, faible et sans défense un moyen efficace de correspondre avec lui, quand il est évident que jamais un père ne laisse son fils dans l'abandon?

• Je sens bien quelquefois s'élever dans mon âme un remords cuisant qui me reproche, et le bien que je n'ai pas fait, et l'ingratitude dont je me suis rendu coupable. Peut-être un seul peuple élu mérite-t-il l'assistance du ciel toujours fécond en grâces? Mais, quoi qu'il en soit, la plainte doit nous être interdite, et nous n'avons pas le droit d'abandonner la Divinité lors même qu'elle nous abandonne.

• Mais si, de son trône céleste, l'Éternel, malgré nos crimes, daigne nous visiter, qui sait si ce n'est pas par excès de zèle paternel, qu'il t'envoie aujourd'hui à notre secours? Car je crois fermement

que c'est pour nous soustraire au feu de l'enfer que tu nous apportes cette flamme surnaturelle qui imite la foudre. Je crois que si, des régions éthérées, tu descends aujourd'hui parmi nous, c'est pour nous élever ensuite avec toi jusqu'aux hauteurs du firmament. »



*Sendo a mente mortal, tornára ao nada,
Ao apagar-se a luz no extremo dia;
E antes de ser punida, ou premiada,
Hum alma justa ou ré percceria?*

Est-il probable que mon âme retourne au néant
quand la chaleur vitale s'éteindra dans mon corps?
Est-il probable que cette âme, juste ou coupable, pé-
risse avant d'être récompensée ou punie?



CHAPITRE X.

L'IMMORTALITÉ.

Diogo s'étonnait de trouver dans un esprit aussi peu cultivé une éloquence aussi forte et des pensées aussi sublimes, et il admirait comment l'éternelle sagesse fraie à tous les humains le sentier de la vertu. «Le ciel, dit-il enfin au sauvage, n'abandonne jamais les mortels qu'il a créés. Dieu pour régénérer le monde, qui en était indigne, lui

a envoyé son fils unique, dont la main bienveillante relève toujours celui qui l'invoque. Mais, prévoyant aussi que l'homme abusera de sa liberté, il lui évite souvent une faute pour lui éviter une peine, et le laisse, ainsi que vous, errer dans les ténèbres épaisses. »

« Que de fois, s'écrie Gupeva, ai-je senti comme malgré moi une pensée tumultueuse s'élever dans mon âme ! Oui, je ne l'éprouve que trop, tout le mal que l'homme souffre vient d'une image cruelle qu'il porte en lui-même, mais cette impression intérieure croît d'autant plus, que le cœur agité la caresse, et je pense qu'il y a dans les replis secrets de mon cœur un lien invisible et éternel entre moi-même et la vérité.

« Est-il probable que mon âme retourne au néant, quand la lumière vi-

lale s'éteindra dans mon corps? est-il probable que cette âme, juste ou coupable, périsse avant d'être récompensée ou punie; que, toujours désireuse et jamais satisfaite, elle perde son essence avant d'arriver à son but? est-il probable enfin que Dieu se soit inutilement dépouillé de son plus bel attribut, de sa providence?

• Si nous recherchions la fin de la brute stupide, sa contexture nous répondrait qu'elle n'a été créée que pour nous servir, et que sa destinée n'est pas d'être immortelle. La mort doit frapper sans pitié l'être dont l'existence ne s'étend pas au-delà de bornes si étroites, et que le ciel a totalement différencié de nous par le corps, la forme et les organes.

• Que la brute ait une sorte d'apti-

tude et d'instinct, le nier serait se refuser à l'évidence, mais chacune de ses espèces court à un but peu éloigné et qui diffère de celui des autres espèces. L'homme seul s'attache à tout, s'élançe vers tout, a des organes pour tout, est sensible à tout, infini dans sa pensée, mais plus infini cent fois encore dans ses ardens désirs.

« Seul il domine tout, gouverne tout; jamais on ne le voit s'abaisser à servir un autre animal; toute espèce est soumise à la sienne, et il serait un Dieu s'il était immortel. Arbitre universel, raison éternelle, capable de recevoir l'immense lumière, il ne lui manque que d'échapper aux coups de la mort pour être plus grand que s'il pouvait anéantir le ciel, la terre et l'enfer. »

Diogo, surpris de tout ce qu'il entend,

ne peut croire que cette admirable philosophie soit de l'invention de ces peuples sauvages. Mais son gracieux interprète lui apprend qu'une antique tradition, jamais interrompue, l'a transmise jusqu'à ce jour par des chansons que la foule répète, dont on berce la tendre enfance, et que l'Indien murmure encore aux portes du tombeau.

Tout ce que le Portugais venait d'entendre n'était que des fragmens de ces chansons nationales, composées par les pontifes et empreintes d'un coloris tout poétique. Il en est que ces sauvages répètent avec une verve si brûlante, que l'inspiration divine semble s'emparer de leurs sens, les envelopper d'harmonie et les arracher à la terre.

« Si l'âme mourait, reprend Gupeva,

à quoi servirait le respect que nous rendons aux morts? pourquoi une loi nous ordonnerait-elle de placer près d'eux, dans la tombe, des alimens, un arc et des flèches? si le trépas nous frappait tout entiers, à quoi nous seraient utiles cette nourriture et ces armes? Le silence est la seule nourriture de la mort, et personne n'attaque plus celui qui n'existe pas.

• Les Anhangas, nos mortels ennemis, n'ont pas vu plutôt une âme se séparer de son corps, qu'ils l'envahissent avec furie. Tourmentée par les esprits infernaux, elle déplore les maux qu'elle a faits sur la terre jusqu'à ce qu'elle se plonge enfin dans un océan de ténèbres ou de clarté. Nous enterrons nos morts debout afin qu'ils n'éprouvent aucun embarras dans leur route pour l'é-

ternité. Nous les accompagnons de nos pleurs dans ce long voyage, nous louons leurs vertus dans nos assemblées, nous désignons chaque tombeau par une marque distinctive. Pourquoi ces soins, ces souvenirs, si l'âme meurt avec le corps? et l'hommage et l'expiation ne sont-ils pas inutiles si elle a cessé de vivre ou si elle ne rachète pas ses péchés?

» Ces usages remontent à la plus ténébreuse antiquité. Ce fut le grand Tamarandé (*) qui, dans l'origine, les enseigna aux nations, et la piété depuis lors en a gravé la mémoire dans tous les cœurs. Si quelqu'un parmi nous ose contester ces grandes vérités, les Anhangas se chargent de les prouver en

(*) C'est le Noé des Indiens.

nous affligeant des maux les plus affreux, et en demandant à grands cris à nos farouches nécromans de leur vendre quelques âmes qu'ils puissent torturer sans relâche.

• Nos pères nous ont appris qu'au milieu de ces grandes montagnes bleuâtres derrière lesquelles se couche le soleil, est un profond abîme qui sert de retraite aux Anhangas et à leurs Furies. La main du grand Tupa, les plongeant dans ce gouffre, amoncela sur leurs têtes la fumée, les ténèbres et le soufre. Il les enferma sous des portes d'airain que tout l'enfer ne pourrait briser. La mort en a forgé la clef, et l'immense cadenas auquel elle s'adapte appartient à l'éternité.

• L'intérieur en est si obscur, qu'on n'y aperçoit d'abord rien; l'œil, toute-

fois, s'accoutumant par degré à cette nuit hideuse, distingue, par une lueur sinistre et funèbre, un antre vaste, ténébreux, effroyable. Aucun ordre n'y règne. Tout conspire à redoubler l'horreur qu'excite l'aspect de ces lieux. Les esprits infernaux, se mordant les uns les autres, se cramponnent mutuellement à leurs corps et les déchirent de leurs ongles aigus.

» Avez-vous jamais vu deux ondes bouillonnantes se déclarer la guerre, battre en écumant l'arène jaunâtre, chercher à s'engloutir l'une l'autre, et bientôt une montagne d'eau plus terrible les submerger toutes deux; ainsi dans la caverne des Anhangas des ondes, toujours des ondes de feu écrasent les méchants. L'une s'élançe, l'autre descend, et soudain un immense éclair fend la

nue et découvre la profondeur de l'âbîme.

» Là, suivant la tradition, tombèrent les féroces Anhangas quand ils osèrent secouer le joug du grand Tupa. Là, du sommet des astres qu'ils escaladaient, ils vinrent subir une peine vile et servir de mépris aux hommes. Là, leur bras cruel et leur promptة furie tourmentent le rebut de notre espèce. Là, l'enfer contemple, avec une barbare joie, les corps haletans des pauvres humains, se débattant dans les affreuses étrecintes des plus horribles serpens.

» Là, par un arrêt sévère du grand Tupa, brûle dans un incendie que le temps n'éteindra point, et l'inceste repoussant, et l'adultère infâme, et le libertin audacieux. Chacun est puni suivant le crime dont il s'est rendu cou-

pable, on frappe celui qui a frappé, l'homicide seul, afin qu'il souffre mille morts, ne perd point la vie.

Assise au milieu de l'affreuse demeure, une ombre immense, aux cheveux blancs et hérissés, se tient immobile et silencieuse. Une couleuvre descend de sa bouche livide, et quand cet immonde serpent la laisse respirer, elle s'écrie d'une voix rauque et d'un ton formidable, que répètent au loin l'écho de ces cavités profondes : ô vie ! ô temps ! ô mort ! ô éternité !

Par delà la grande montagne, dans les flancs de laquelle se dérobe le cachot des ombres, mille délices attendent le mortel qui vécut juste ou qui mourut pieux. Nous chercherions en vain sur cette terre inculte une image qui pût te donner une idée, même in-

complète, de cette contrée de bonheur. Là, s'élève le temple de la paix, toujours ouvert au plaisir, fermé toujours à la douleur.

• La vaste entrée de ce jardin sans modèle s'ouvre à l'aide d'une porte de saphirs, qui, frappés par les rayons de la lumière éthérée, présentent dans leur surface un océan d'étoiles. Le long de cette porte serpentent des guirlandes de fleurs. Auprès est un précipice sans fond engloutissant sans pitié celui qui se présente entaché de quelque vice.

• Dans l'intérieur du jardin se déroulent des campagnes délicieuses, des fontaines transparentes, des arbres toujours verts, des ruisseaux de cristal, des plaines de roses, mille arbustes chargés de fruits délicats, un terrain émaillé des plus belles fleurs, et parmi

ces fleurs mille petits filets d'eaux qui se cherchent, se confondent, se plient et se replient comme autant de reptiles tortueux.

• Sous l'ombre épaisse d'arbres touffus, dont les rameaux et les fleurs présentent les labyrinthes les plus pittoresques, les amis du grand Tupa coulent des jours paisibles et se livrent sans crainte à d'innocentes récréations. Là, jamais il ne pleut, jamais la terre ne s'enveloppe d'un brouillard froid, jamais l'ouragan terrible ne déracine l'antique palmier, jamais dans l'été le tonnerre ne fait entendre sa voix mugissante, jamais enfin la foudre ne consume le voyageur.

• Au murmure de tous ces ruisseaux se marient d'harmonieux concerts. Mille tendres oiseaux, cachés dans des massifs

de fleurs, saluent la fraîche aurore de leur voix argentine. Les uns s'élèvent jusqu'aux plaines voisines du ciel, d'autres s'attachent à la compagne qu'ils aiment, répètent pour elle leurs plus suaves gazouillemens, et, suivant sa trace au sein de la forêt, disparaissent dans l'épaisseur du feuillage en sautillant de rameaux en rameaux.

» On dit même, est-ce un bruit véritable? est-ce une fiction mensongère? que l'imperceptible colibri, volant sans cesse du jardin à nos cabanes, de nos cabanes au jardin, remplit fidèlement auprès de nous les messages de l'autre vie. On ajoute que, dès que la mort frappe quelqu'un, son chant attendri exprime ce que l'âme éprouve dans son passage à l'éternité, et qu'ensuite il vient de temps en temps nous trans-

mettre le souvenir de celui qui nous fut cher.

• Au milieu de ces délices vivent contentes les âmes qui, dans ce monde, se montrèrent valeureuses, qui ne violèrent pas la loi sainte, et dont l'existence tout entière fut un enchaînement d'actions honorables. Là, se trouvent encore ceux dont la guerre a redit les exploits, les vengeurs de la patrie menacée, et ces cœurs d'airain auxquels un affront est plus sensible que la mort.

• Là, dans le sein du grand Tupa, ils se livrent sans faste à de tendres entretiens, à la danse, à mille plaisirs tranquilles. Les uns, ne craignant pas le retour des douleurs passées, racontent les hauts faits du champ de bataille et la mort infatigable abattant dans la mêlée les têtes les plus illustres ; d'autres rap-

pellent sans épouvante le coup affreux de leur propre trépas, et éprouvent eux-mêmes que le souvenir d'un mal qui n'est plus, offre souvent une jouissance plus grande que l'amertume dont il fut environné.

• Là l'âme heureuse d'un père s'unit pour toujours à celle d'un fils chéri, et elles goûtent, dans leur mutuelle effusion, la récompense de leurs laborieuses fatigues. La mère presse dans ses bras sa fille bien-aimée. L'époux, l'épouse ne voient jamais le moindre nuage altérer l'éclat de leur bonheur; leurs nuits sont tissées d'or; toutes leurs journées s'écoulent dans les plaisirs et les fêtes.

• Mais ce qui est plus doux encore que tout cela, c'est de jouir sur-le-champ, au milieu de cette félicité suprême, de l'accomplissement de tout bon

désir qu'on peut former; c'est de n'être point tourmenté sans cesse par l'urgence d'une nécessité factice. Heureux celui qui devient possesseur de pareils trésors ! O pays favorisé du ciel ! ô liberté sublime, au sein de laquelle le grand Tupa a voulu qu'il n'y eût ni crainte, ni besoin, ni ambition, ni souffrance !



*..... Narra-me em tanto o que se pensa
Entre os dois principios deste mundo :
Quando? como? por quem na idéa immensa
Se tomou a medida ao ceo profundo?*

**Dis-moi ce que chez vous on pense du principe de
ce monde? Quand et comment il a commencé, et
quelle immense idée en prit la mesure dans les pro-
fondeurs du ciel?**



CHAPITRE XI.

LA CRÉATION, LE DÉLUGE, LA DISPERSION.

En parlant, Gupeva s'était attendri; une force inconnue avait élevé son âme jusqu'aux régions célestes. Diogo, de son côté, paraissait ému. Il regrettait de voir, au milieu de tant de lumières, si peu de notions de la Divinité. L'éternelle clarté s'est manifestée à tous les hommes, la loi sainte est écrite dans tous les cœurs,

mais bien que la splendeur divine inonde toutes les âmes, quiconque est indigne des bienfaits du Créateur n'y trouve qu'un nouveau sujet d'aveuglement et d'incertitude.

« A quoi servent, dit le Portugais à l'ignorant barbare, ces jardins, ces fleurs, ces délices, ces plaisirs, si ceux qui en jouissent sont privés du bonheur bien plus grand de contempler les traits du grand Tupa? Sevrés de cette félicité suprême, tous les autres trésors, quelque riches que nous les supposions, ne sont, pour notre cupidité mal satisfaite, que des biens inutiles et sans prix, une vaine image, de la fumée, le néant.

• Toute cette gloire que tu m'as dépeinte avec des couleurs si brillantes, mais qui ne dépasse pas les limites de

ce monde imparfait, n'est, ô mon cher Gupeva, qu'un bien faible avant-goût du bonheur céleste pour celui que l'infini seul peut rassasier; et supposerais-tu ces délices plus grandes encore, si elles sont passagères et fugitives, bientôt tu sentiras sans remède, et les regrets du passé, et l'incertitude de l'avenir.

• Dieu seul, ô mon nouvel ami, Dieu seul peut combler nos vœux. Arriver dans une sphère où tu puisses le contempler sans nuage et durant toute l'éternité, voilà le bonheur suprême, le bonheur surnaturel, l'honneur, la gloire, la grandeur, la majesté; voilà, si tu réfléchis bien, la seule idée que tu doives te faire des délices de l'Eden.

• Dis-moi cependant ce que chez vous on pense du principe de ce monde; quand et comment il a commencé;

quelle fut l'immense idée qui en prit la mesure dans les profondeurs du ciel? quel fut le premier homme, et quelle était sa croyance? quelle est votre origine et de quelle nation vous descendez? par qui d'abord fut peuplé ce vaste continent?

« Jamais, répond Gupeva, le souvenir de la naissance d'un premier homme n'est venu jusqu'à moi, mais je suppose pourtant qu'il a eu un commencement quelconque, car, sans principe et sans fin, rien ne se découvre à mes yeux attentifs. J'ignore comment il a été créé, et eussé-je assisté à sa naissance, j'aurais vainement essayé de la comprendre, car entre le néant et l'être, il est, selon moi, une distance si grande, que je ne te suppose pas même en cela plus éclairé que moi.

• La tradition de nos plus anciens vieillards ne découvre aucun souvenir d'un premier homme au-delà du grand déluge. Nous savons seulement que des mortels pervers, pleins d'une trompeuse confiance dans la force de leur bras, remplirent le monde de périls, et furent cause qu'une inondation immense ensevelit la terre dans un abîme sans fond.

• Le patriarche du monde régénéré, descendant alors de la haute montagne où sa vaste pirogue s'était enfin trouvée à sec, domina l'univers comme un glorieux monarque, divisa ses nombreux enfans dans toutes les contrées, et vit bientôt diverses tribus couvrir et les continens et les îles, et les monts et les plaines, heureux père de tous les

hommes qui habitent aujourd'hui le globe.

• Le bon vieillard avait prédit ce grand châtement et exhorté les mortels à la pénitence, mais la vue du prochain péril n'avait pu les faire rentrer dans le devoir; le grand Tupa, naturellement ami de la paix, las enfin de tant de brigandages et de violences, résolut, pour venger sa toute-puissance, d'éteindre à force d'eau ces flammes ardentes.

• Les cataractes du ciel s'ouvrent à sa voix. D'immenses trombes se précipitent des régions éthérées, et, inondant la face entière du monde, engloutissent dans un même naufrage les bons et les méchants, les justes et les impies. Les élémens se déclarant la guerre, se confondent dans une horrible mêlée; un

océan descend du ciel, un autre océan s'échappe des entrailles de la terre. La limite que le bras du Très-Haut avait posée aux flots sur la blanche arène est franchie par les vagues amoncelées; la montagne et la plaine se confondent; le poisson nageur envahit au sommet du hêtre le nid du toucan aérien, et la baleine se sent poussée dans la tanière du tigre ou dans l'ancre de la panthère.

• Les malheureux mortels s'élançaient d'une montagne à l'autre pour fuir les eaux. Des bandes et des bandes se succèdent, courant sans but, et faisant retentir l'immensité de leurs cris déchirans. Elles supplient le ciel d'écouter l'accent de leur douleur; mais l'implacable Tupa, dans sa juste colère, lançant de toutes parts la fou-

dre et les éclairs, accroît l'épouvante et comble le désastre.

» On aperçoit, à l'aide d'une longue planche qui chancelle, surnager une malheureuse mère, au cou de laquelle est suspendu un enfant qui sourit à la tempête. La planche, tantôt s'enfonce, tantôt s'élève. Celui-ci est immobile au faite de sa maison, celui-là, se construisant une frêle jangada (*), croit, sur ce léger esquif, pouvoir défier la ruine universelle.

» Mais Tamandaré, l'ami de Tupa, n'a pas plutôt entendu siffler l'ouragan terrible, qu'il a songé d'avance à réparer le naufrage du monde, en donnant un asile à ses fils dans sa vaste pirogue ;

(*) *Jangada*, radeau brésilien.

et la barque, en mémoire de ce terrible châtement, s'éleva et s'arrêta sur la crête d'une haute montagne, dont le nom, depuis lors célèbre, rappelle celui des brillans Aras (*).

De là les hommes se dispersèrent dans l'univers et s'y multiplièrent à l'infini. Les uns furent brûlés par le soleil qui naît sur leurs limites. D'autres, jetés dans des climats plus heureux, eurent ce teint d'albâtre que nous admirons chez toi. Ils sont séparés de nous par cette vaste mer, à travers laquelle vos grandes pirogues dirigent vers nous leurs proues dorées.

(*) Le romancier veut sans doute parler du mont *Ararat*, où s'arrêta l'arche.

• Sortez-vous de notre race, sortons-nous de la vôtre? Ce sont des mystères que nous ignorons. Contens de l'héritage de nos pères, nous ne nous occupons ni d'autres temps ni d'autres contrées; mais vous, qui, pour nous visiter, traversez des mers immenses, vous devez savoir si, étant tous issus d'un même père, nous qui habitons ce rivage nous avons quelque rapport avec vous, qui couvrez la plage opposée; si parmi vous il est des peuples qui suivent nos usages, qui se gouvernent d'après nos lois, qui bâtissent des huttes semblables aux nôtres, qui manient les mêmes armes, affrontent les mêmes combats, poursuivent le même gibier; s'il en est qui dévorent les hommes après les avoir mis à mort, qui, depuis Tamandaré, père des nations, portent un visage im-

berbe et féroce, qui soient enfin dignes de passer pour nos parens.

• Conservent-ils notre antique religion ou l'ont-ils altérée en la mêlant à quelque culte barbare? gardent-ils, au moyen de la tradition, quelques vestiges des premiers siècles? Tu dois savoir s'il a été un temps où le monde presque entier était habité par des peuples qui s'ignoraient les uns les autres, et erraient tous comme nous errons nous-mêmes. Si tu as parcouru des mers qu'aucune proue n'avait encore sillonnées; si tu t'es enfoncé dans mille climats différens, tu dois savoir s'il existe des hommes qui, par des détroits que la glace avait comblés ont pu arriver jusque sur notre continent, et si ceux d'entre eux qu'on trouve dans les ré-

gions de l'aurore sont nus et peints comme nous.

• Et pour que tu apprécies mieux nos coutumes, et que tu juges mieux de notre antique origine, je te dirai comment les prudentes nations de ce continent se dirigent en suivant la lumière éternelle, et comment les vices de quelques-unes ne doivent pas être reprochés à celles dont la conduite est louable, car je suppose bien que chez vous aussi de bonnes lois ne compriment pas toujours les mauvais penchans. »





*A forma do governo por abuso
Anarquico entre nós sem lei se offrece;
Mas nos que fazem da razão bom uso,
Justa legislação reinar parece.*

**C'est par erreur qu'on s' imagine que la forme de
notre gouvernement est tout arbitraire et anarchique.
La loi règne aussi chez nous, et notre peuple n'est
point assez ennemi de lui-même pour se soustraire à
son joug bienfaisant.**



CHAPITRE XII.

LES LOIS ET LES MOEURS.

« Ami, dit le cacique à son h...
pourquoi t'en faire un mystère? nous
redoutons à l'excès le grand Tupa, qui
tient sous ses ordres le tonnerre et la
foudre; mais quand nous apercevons
que l'ouragan s'apaise, nous oublions
bientôt l'Être suprême qui nous faisait
trembler. Chez vous aussi, je pense
que la terreur ne vient souvent que

des sens, et il doit exister parmi vous bien des hommes qui ne redoutent Tupa que lorsqu'il tonne.

• On n'entend jamais chez nous personne avec furie blasphémer le nom de Tupa, le braver ou l'appeler en témoignage d'un mensonge, et le peuple frémit seulement d'y penser. Il est rare, il est vrai, qu'on l'adore ou qu'on l'aime, mais il est plus rare encore de voir un homme assez impie pour se jouer ainsi de l'Être des êtres et traiter son nom avec tant de légèreté.

• Nous avons peu d'indices d'un culte extérieur, si tu en exceptes la coutume que tu qualifies d'erreur féroce, et qui consiste à sacrifier, non le vil sang d'un animal, mais le pur sang d'un homme. Je m'efforce d'appeler à mon secours cette raison que tu as ranimée dans

mon âme, d'abjurer un vice honteux que j'ai trop long-temps pratiqué, et de me résoudre enfin à ne plus boire le sang, à ne plus dévorer la chair de mon semblable.

• On se trompe en pensant que la forme de notre gouvernement est tout arbitraire et anarchique. La loi règne aussi chez nous, et notre peuple n'est point assez ennemi de lui-même pour se soustraire à son joug bienfaisant. Nous avons une assemblée de vieillards dont les décisions sont toujours sages, et devant qui s'inclinent les chefs de la tribu comme les plus obscurs citoyens.

• Nous errons sans cesse, et l'exercice continuel de la chasse ne nous permet jamais d'avoir un siège fixe. La chasse est notre passion, elle fournit

à nos alimens, et nous plantons toujours nos villages dans les sites où elle promet d'être abondante. La chasse est encore pour nous l'apprentissage de la guerre, et il est rare qu'en poursuivant le gibier, nous n'ayons pas quelque démêlé avec la peuplade dont les cabanes sont voisines des nôtres.

Le désert, divisé en nombreuses castes, s'agite constamment dans ses vastes solitudes; mais bien qu'incertaines et dispersées, les tabas (*) de chaque nation savent se retrouver au besoin. S'agit-il de guerre, de paix, de sédition, personne ne refuse de marcher au nom de la patrie. Et la voix

(*) *Tabas* ou *aldées*, villages brésiliens.

des vieillards suffit pour faire prendre les armes ou pour les faire déposer.

• A ces vieillards se joignent, dans le conseil, des sages, de vaillans capitaines, des hommes qui, dans de grandes circonstances, ont aidé la nation de leurs prudens conseils. C'est d'eux qu'émanent tous les ordres, et jamais tu ne verras un Américain oser, en leur refusant une obéissance qui leur est due, rompre le lien le plus sacré de toute société humaine.

• Quelques-uns d'entre eux sont ministres de la Divinité suprême. Dans les jours de fête ils président à nos solennités, et invitent le peuple à de pieux souvenirs. Ils chantent la Majesté éternelle; et leurs hymnes mélodieux, qui versent des torrens d'harmonie dans nos

âmes, sont l'épouvante et l'horreur des immondes Anhangas.

• Nous punissons l'homicide. Quiconque bat, frappe, mutile, n'évite pas la peine qui lui est due. Lui-même la prononce, et il la subit égale à la faute qu'il a commise. Celui qui tue est tué. Celui qui coupe à son prochain un pied, une main, un bras, la tête, doit, en expiation, abandonner à la justice le même membre. Ainsi le veut l'équité divine, ainsi l'ordonne la loi sacrée.

• La solennité du mariage prouve que l'amour vagabond offense l'Éternel. Si l'on pouvait user des plaisirs de ce saint nœud sans le subir, eh ! qui s'y soumettrait dans ce monde ? La mort doit frapper sans pitié l'adultère, qui brise les liens de la nature, rend le père étranger à son fils, éteint la postérité du

grand homme, et révolte l'humanité tout entière. Elle ne doit pas épargner davantage l'enfant incestueux qui se livre aux baisers impurs d'un père ou d'une mère, ni le frère qui abuse de l'innocence d'une sœur. Ce sont des sources hideuses de confusion et de désordre ; la femme, horriblement partagée entre les devoirs de mère, de fille et d'épouse, la sœur, horriblement unie à un frère qui cesse de la respecter, forment une multitude de nations dans une nation unique, isolent les familles, et les séparent par des murs d'airain.

• La société humaine, pour jouir d'une paix durable, doit enchaîner ensemble le plus grand nombre d'êtres possibles, afin que la diversité des mariages en fasse la force et la durée. Le ciel nous a donné pour nous sou-

tenir, d'un côté, l'amitié, de l'autre, l'hymen. Ces deux sentimens concourent également à notre bonheur; et penser à les confondre, c'est chercher à les anéantir.

• Celui qui parmi nous a fait choix d'une épouse, la demande à son père, à sa mère, à son plus proche parent. Sans cette formalité, la jeune fille ne saurait abandonner sa famille pour suivre son amant. L'orpheline est demandée au voisin le plus proche, et, les deux partis étant d'accord, le mariage est conclu.

• Le vol est inconnu parmi nous. Eh ! que pourrions-nous dérober à notre frère ? Ce que nous possédons est bientôt dévoré ; sans exciter de colère, chacun peut prendre à son voisin les mets qu'il désire, et la charité suit toujours

de près l'indigence. La méfiance, la calomnie, la trahison, ne subissent d'autre peine que l'exécration publique ; mais ce châtement n'est-il pas le plus affreux de tous ?

• La renommée rapporte qu'une autre loi, après celle dont je viens d'expliquer les préceptes, fut observée jadis dans ces régions ; mais nous ignorons aujourd'hui les devoirs qu'elle impose. Nos ancêtres incrédules, la trouvant ennemie de leurs vices, refusèrent de la garder. La tradition dit seulement qu'elle fut prêchée par le grand Sumé (*), saint-

(*) Le père Nobrega, premier missionnaire du Brésil, dont le père Antonio Franco a écrit la vie, en portugais, soutient que ce

imboaba (*), dont le nom ne s'est point effacé de la mémoire des peuples.

• C'était un homme d'une figure respectable, blanc comme toi, et comme toi portant une barbe épaisse. Des contrées où le soleil se lève, il vint dans ces lieux, envoyé, disait-il, par un fils de Tupa. A pied, sans s'engloutir, ô prodige ! il arriva à travers l'immensité de l'Océan. La sainte doctrine qu'il enseignait appelait tout le monde dans le chemin du ciel.

• Il est à regretter qu'on n'ait point retenu ses discours, mais on n'ignore

Sumé n'était autre que l'apôtre Saint-Thomas. *Risum teneatis.*

(*) Nom que les Américains donnent aux Européens.

pas que de sa bouche bienfaisante est sorti l'utile conseil de planter et de broyer le manioc (*). Il annonça aussi qu'il reviendrait du ciel, où son ami l'appelait. Si j'étais sûr qu'il ne tint pas sa promesse, soit qu'il habitât la terre ou qu'il vécût autre part, je volerais, crois, à sa rencontre.

On rapporte que, pendant qu'il enseignait la parole divine à nos peuples, il exerçait un si grand pouvoir sur les élémens, qu'il commandait aux ondes quand la mer s'irritait, et que, d'un geste seul, il imposait silence aux aquilons déchaînés. L'immense rideau de nos forêts vierges s'ouvrait à sa voix; dès qu'il y pénétrait, les tigres féroces,

(*) Racine américaine qui, réduite en poudre, remplace le pain.

loin de fuir sa présence, se pressaient autour de lui comme pour l'entendre, lui léchaient les pieds, et pour le fêter agitaient mollement leur queue terrible.

• Arrivait-il sur les bords d'un fleuve ou d'un lac, à peine son pied léger en effleurait-il la surface, que l'onde fugitive s'arrêtait soudain et se condensait comme une pierre dure, ou un terrain solide; aujourd'hui même on n'a qu'à invoquer son nom pour faire cesser le désordre causé par l'ouragan qui soulève les noirs nuages, répand d'horribles averse, brise les arbres et déracine les cabanes.

• Mais, refusant de prêter l'oreille à ses sages discours, les Cabocles (*) les

(*) Peuplades brésiliennes fort nombreuses, et encore existantes.

plus séroces descendirent de leurs lo-tains déserts, bien résolus à massacrer et à dévorer le mortel chéri de Dieu. Offensé par ces misérables, il lui est facile de leur faire recueillir le fruit de leur aveuglement, mais, se prosternant aux pieds du grand Tupa, il se borne à lui demander qu'il dessille leurs yeux et qu'il pardonne à leur ignorance.

• Tant de douceur ne peut fléchir ces barbares. Persistant dans leurs fureurs, ils saisissent leurs flèches et les lui lancent en poussant d'affreux rugissemens. Que ne fais-tu pas pour les tiens, Être puissant et terrible? Le javelot à peine parti se détourne dans les airs, et vient frapper celui-là même qui l'a lancé. Un miracle si évident ne triomphe pas de leur incrédulité; ils persistent à fermer l'oreille au discours du saint homme.

Abandonnant alors ces misérables à eux-mêmes, il part, arrive sur le bord d'un fleuve, le touche du pied et s'éloigne soudain en glissant à peine sur l'humide surface.

» On raconte (et la vue des lieux rend le prodige croyable) que là où le courant impétueux vient mouiller le sable du rivage, les traces de ses pieds sont restées imprimées quatre fois; on les aperçoit distinctement à la marée basse, et jamais l'onde, en les couvrant, n'efface ces empreintes miraculeuses. L'œil le moins exercé reconnaît encore sur le roc la plante de chaque pied, avec le talon et les doigts.»



TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

	Pages.
INTRODUCTION.	1
NOTICE sur la littérature brésilienne, le roman de Caramuru, et l'auteur de cet ouvrage, le Père José de Santa Rita Durao.	13
Le Naufrage.	43
La Statue miraculeuse.	59
Les Antropophages.	81
L'Armure.	97
La Caverne.	111
La Chasse.	119
Le Village américain.	137

	Pages.
Paraguaçu.	151
L'existence de Dieu.	163
L'Immortalité.	171
La Création, le Déluge, la Disper- sion.	189
Les Lois et les Mœurs.	203

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

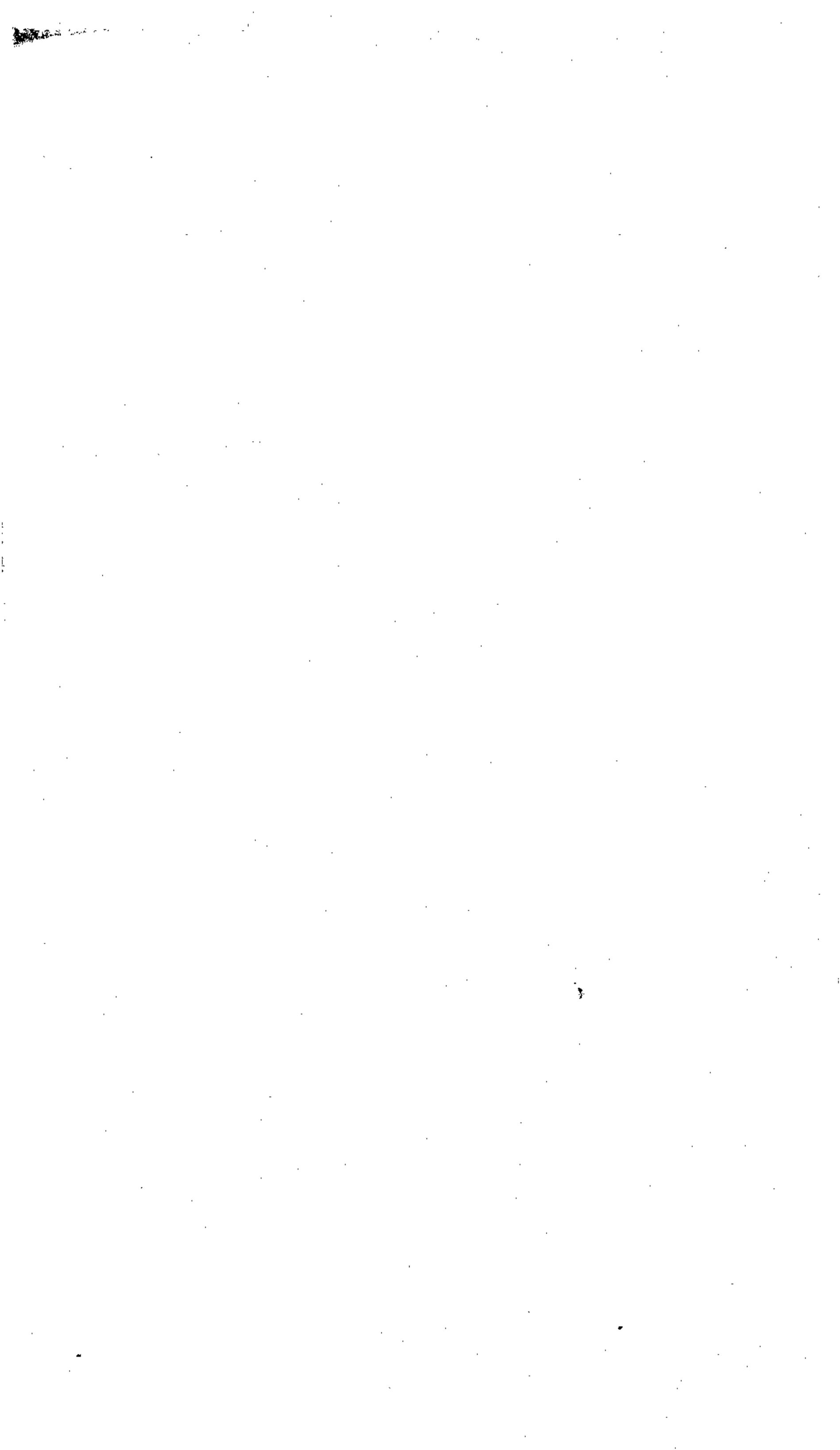


TABLE DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

INTRODUCTION

NOTICE sur la littérature brésilienne, le roman de Caramur [...], et l'auteur de cet ouvrage, le Père José de Santa Rita Durao

Le Naufrage

La Statue miraculeuse

Les Antropophages

L'Armure

La Caverne

La Chasse

Le Village américain

Paraguaç [...]

L'existence de Dieu

L'Immortalité

La Création, le Déluge, la Dispersion

Les Lois et les Mœurs

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.